

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:
KWARTALNIE..... 4 fr.
PÓROCZNIE..... 8 fr.
ROCZNIE..... 15 fr.

Zagranicą :

ROCZNIE..... 18 fr.

TELEFON :

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:
TROIS MOIS..... 4 fr.
SIX MOIS..... 8 fr.
UN AN..... 15 fr.

Etranger :

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE :

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3 bis, rue La Bruyère, 3 bis — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

La démission du Conseil d'État

Après sept mois d'activité, le Conseil d'État provisoire de Varsovie vient de donner sa démission au gouverneur allemand von Beseler.

Cette démission aurait été provoquée, dit-on, par la décision des Allemands, de verser les légions polonaises dans l'armée autrichienne pour les faire combattre sur le front roumain ou sur le front russe.

Les dix-sept membres du Conseil d'État qui demeuraient encore en fonction, après les démissions successives de huit de leurs collègues, n'ont pas cru pouvoir accepter cette nouvelle utilisation des légions polonaises, et ils ont envoyé à l'autorité allemande leur démission collective.

Cette démission est entièrement à leur honneur.

Il était difficile, et il sera toujours à peu près impossible à des Polonais patriotes, de former un gouvernement vraiment national, tant que la botte étrangère pèsera sur la Pologne.

Lorsque les Diètes succédaient aux Diètes, sous le règne du faible Stanislas-Auguste, il n'y avait point en Pologne de gouvernement véritablement national. L'autorité brutale d'un Replin et l'ironie malfaisante d'un Igelström étaient destructrices de toute activité patriotique.

Plus tard, à Varsovie et à Vilno, les agissements d'un Constantin et d'un Novosiltzof devaient provoquer le soulèvement de la Pologne et donner à ses ennemis, l'occasion longtemps attendue de l'écraser et de la réduire.

Ce sont ces faits historiques que ne doivent jamais oublier les Polonais qui assument, par ces temps cruels, la lourde responsabilité de représenter leur pays dans les conseils d'un gouvernement, dont l'étranger reste le maître. Servir la Pologne, sans servir aux desseins de l'ennemi, tel est le difficile problème que le Conseil d'État provisoire de Varsovie avait à résoudre.

Le Conseil d'Etat a dû en abandonner la solution, parce qu'il a senti que les puissances allemandes, non seulement lui en interdisaient l'accès, mais encore voulaient l'égarer dans de fausses solutions.

La Gazette de Francfort le reconnaît elle-même. Au lieu de songer, dit-elle, à créer une armée polonaise, le gouverne-

ment allemand aurait mieux fait d'organiser la représentation du peuple polonais. « Les puissances centrales auraient peut-être plus de difficultés avec un véritable gouvernement polonais qu'avec le Conseil d'État, mais elles en retireraient un avantage moral incontestable. »

Car ce n'était pas un véritable gouvernement polonais que ce Conseil d'État provisoire de Varsovie ; et c'était se moquer du monde que d'avoir l'air de le prendre au sérieux, comme faisait Lednicki, et d'attendre de lui l'autorisation de disposer des volontaires polonais en Russie ou en France.

Ce n'était pas un véritable gouvernement polonais, parce qu'il avait été fondé sous l'initiative de politiciens aveuglés par leur austrophilie ou leur russophobie ; parce que tous les partis de droite de la Pologne s'étaient refusés d'y prendre place ; parce que son recrutement était beaucoup trop étroit et soumis d'ailleurs à l'agrément du gouverneur allemand.

Si le Conseil d'État provisoire avait écouté les suggestions de quelques « activistes » enragés comme Studnicki et Lempicki, il est possible que les desseins de l'Allemagne auraient trouvé un commencement de réalisation pendant les sept mois que le Conseil d'État est demeuré en fonctions.

L'Allemagne comptait avant tout sur la formation d'une armée polonaise qu'elle aurait lancée contre la Russie, bien moins pour punir les méfaits du tsarisme en Pologne, que pour satisfaire les ambitions germaniques sur Riga et la Livonie.

La majorité du Conseil d'Etat, appuyée sur l'opinion bien évidente du pays, s'opposait sourdement, puis ouvertement, au recrutement de cette chair à canon que les Allemands voulaient mettre au service de leurs appétits pangermaniques.

Tandis que le Maréchal de la Couronne Niemojowski avec Mikulowski, directeur de l'enseignement, et Bukowiecki, directeur de la justice, s'efforçaient de maintenir et de développer l'influence polonaise dans les écoles et dans les tribunaux, et d'obtenir pour la langue polonaise la restitution de tous ses droits nationaux, le brigadier Piłsudzki suivait tous les jours d'un œil plus attentif les machinations égoïstes de l'Allemagne, et se refusait à servir l'exécution de ses plans militaires en Pologne.

Dix mois se sont passés depuis la fameuse proclamation du 5 novembre 1916, où les deux Kaisers avec cette mentalité autoritaire et archaïque, à laquelle leurs gouverne-

ments restent fidèles, prétendirent disposer à leur gré des destins de la Pologne.

Sous l'appât d'un royaume de Pologne reconstitué, ils cachaient leur dessein d'embrigader les Polonais à leur service. Dix mois se sont écoulés et ce dessein n'a pu s'accomplir. Quelque jugement que l'on porte un jour sur le Conseil d'État provisoire de Varsovie, ce sera toujours un honneur pour lui de ne s'être point prêté à l'enrôlement des Polonais et d'avoir, par son inertie et son attitude passive, manifesté son hostilité à cet enrôlement.

Le Conseil d'État qui vient de disparaître n'aura sans doute pas rendu à la Pologne tous les services qu'elle était en droit d'attendre de lui. « L'activisme » brouillon, passionné, presque rageur de quelques-uns de ses membres en aura été la cause ; et ce serait une faute dans l'avenir, si les Conseils du gouvernement dans la Pologne de demain s'ouvraient trop largement à ces politiciens improvisés que les démocraties font si aisément surgir.

Il faut un vieux et grand pays unitaire comme la France, avec des classes sociales presque confondues ou du moins se pénétrant intimement, pour résister aux abus d'une certaine démagogie. La Pologne nouvelle, troublée depuis plus d'un siècle dans son évolution politique et sociale, ne devra point se permettre de pareilles fantaisies gouvernementales.

Le Conseil d'État de Varsovie, en dehors des difficultés que lui créaient certains de ses membres, se trouvait en présence d'une situation particulièrement cruelle. La misère et la famine règnent en Pologne, surtout dans les villes, et quoi qu'il ait pu faire, le Conseil d'Etat est demeuré impuissant à soulager efficacement les souffrances du peuple polonais.

Systématiquement rançonnée et pillée par les Allemands, la Pologne se trouve en même temps dans l'impossibilité de bénéficier des secours que les Alliés n'ont jamais pu organiser régulièrement en sa faveur. Le ravitaillement polonais longtemps impossible, demeure aujourd'hui encore bien précaire et bien insuffisant. Les démocraties d'Occident ne peuvent cependant pas rester indifférentes à la détresse qui accable la Pologne ; elles lui doivent leur secours et l'occasion n'a jamais été plus favorable que dans ce temps où, sous le seul poids de l'opinion polonaise, le Conseil d'Etat instauré par l'Allemagne a dû résigner ses fonctions.

GEORGES BIENAIMÉ.

L'ARMÉE POLONAISE ET LES ALLIÉS

Les profanes et les personnes peu initiées dans les secrets de la politique ne se sont peut-être pas suffisamment rendu compte, à la promulgation du décret présidentiel du 7 juin 1917 créant l'Armée Polonaise, de la haute portée de cet acte. Des esprits troublés et indécis, des politiciens à courte vue ne l'ont apprécié au premier abord que sous le rapport des avantages militaires que la création de l'Armée Polonaise devait immédiatement procurer. Ils oublièrent sciemment ou sans se rendre compte de l'erreur qu'ils commettaient que la constitution de cette armée nécessitait un certain temps, une assez longue période d'organisation pendant laquelle il ne pouvait être, cela va sans dire, question de l'utiliser au point de vue militaire. C'est seulement forte de tous les éléments qui sont appelés à en faire partie, que l'Armée Polonaise pourra dignement entrer en lice et prendre place aux côtés des armées alliées.

Pour le moment le noble geste de la France a avant tout une immense portée politique qui réside dans le principe même sanctionné par le décret présidentiel. C'est, comme l'a dit récemment un des plus éminents hommes politiques polonais, le *premier acte concret et positif vers la réalisation de l'Etat polonais*. Les puissances de l'Entente ne peuvent pas prendre une autre voie pour atteindre ce but, elles ne peuvent pas rétablir l'Etat Polonais sur les terres mêmes de la Pologne, vu que ces terres, dans toute leur étendue, appartiennent à l'ennemi ou sont occupées par ses armées. Des déclarations politiques, toutes précieuses qu'elles soient, ne seront jamais qu'une solution purement platonique de la question polonaise. Celle-ci demande des actes positifs. Le premier a été accompli par la création d'une armée polonaise telle que le décret du 4 juin la conçoit.

La question polonaise cesse d'être un objet de discussions intimes entre les chancelleries. Elle entre d'emblée dans le domaine de la politique internationale. C'est la première fois qu'elle se pose d'une façon claire et concrète sur le terrain international ou, pour mieux dire, « inter-allié ».

Tant que cette question était traitée exclusivement comme un problème russo-polonais, la nation polonaise, malgré toutes les preuves de sympathie que lui prodiguaient les Puissances Occidentales, ne pouvait se défendre de justes appréhensions et de craintes bien fondées au sujet de son avenir. Il lui paraissait impossible, au temps de l'ancien régime russe que la toute-puissante bureaucratie fût disposée à admettre une solution de la question polonaise qui aurait répondu aux aspirations nationales du peuple polonais.

La révolution russe a, par le noble geste du 30 mars 1917, dissipé ces inquiétudes. La Pologne n'a plus à redouter l'emprise de la Russie. Mais une autre crainte surgit. La nouvelle Russie, ébranlée par les secousses de la révolution, aura-t-elle suffisamment de forces pour réaliser ses promesses, pourra-t-elle arracher aux empires de proie pour les rendre à la Pologne les terres ethnographiquement polonaises où ils règnent en maîtres ?

C'est là une raison de plus pour que les espérances polonaises se portent vers l'Occident, vers les Puissances qui ont gravé sur leurs drapeaux la défense du droit des peuples, qui ont inscrit parmi leurs buts de guerre la libération de la Pologne, la réunion de toutes ses terres avec un accès libre à la mer et la constitution d'un Etat polonais destiné à devenir un rempart puissant contre le danger prussien et la garantie solide d'une paix durable.

Le décret du 4 juin 1917 est la première réponse positive à ces espérances. Le Président du Conseil et le Ministre de la Guerre l'ont nettement déclaré dans leur rapport au Président de la République au sujet de la création de l'armée polonaise. « Les intentions des gouvernements alliés, disent-ils, et en particulier du gouvernement provisoire russe, au sujet de la restauration de l'Etat polonais ne sauraient mieux s'affirmer qu'en permettant aux Polonais de combattre partout sous leur drapeau national. »

Et sur tous les coins du globe, partout où les battements des cœurs polonais ne sont pas étouffés par la botte germanique ont immédiatement surgi des armées polonaises. Nous disons

« armées », car là où, comme en Russie, les Polonais désireux de combattre sous leur drapeau national se chiffrent par centaines de mille, il ne peut plus être question de légions, mais il s'agit bien d'une véritable armée nationale.

En Amérique, aux Etats-Unis et au Canada, les Polonais se groupent et se forment en détachements distincts. La même chose a lieu dans tous les pays alliés. Nous verrons bientôt les forces polonaises mobilisées partout et prêtes à entrer en lice.

Un communiqué de l'Agence Havas a déjà annoncé que de nombreux détachements polonais viendront sous peu en France des pays alliés pour combattre l'ennemi commun. L'arrivée de ces troupes donnera une importance toute particulière au décret du 4 juin. « Le Gouvernement français, dit le communiqué en question, se dispose à s'entendre avec ses alliés, afin de former d'un commun accord, de toutes les troupes polonaises en France, une seule armée nationale polonaise et homogène, organisée dans l'esprit du décret du 4 juin, sous le haut patronage de toutes les puissances alliées. »

Ainsi l'armée polonaise créée en France par le décret du 4 juin 1917 est appelée à être le noyau autour duquel vont se grouper tous les détachements polonais qui auront été organisés dans les autres pays alliés de l'Occident. Alors qu'en Russie nous verrons bientôt une forte armée polonaise « orientale », une autre, non moins importante, l'armée polonaise « occidentale », sera constituée en France.

Cette œuvre est en pleine voie de réalisation. Le Temps a publié récemment des détails très intéressants sur la première inspection des troupes polonaises que vient de passer le général Faurie, commandant la 4^e région. Après avoir parcouru le front des troupes, dont il a admiré l'attitude martiale, le général Faurie les a fait défiler devant lui, puis il leur a adressé une allocution où dans des termes vibrants il leur a souhaité la bienvenue dans la 4^e région et a apporté à l'armée polonaise le salut de l'armée française. « Je veux tout d'abord vous féliciter, a-t-il dit, pour votre superbe attitude militaire. En passant tout à l'heure devant vos rangs, j'ai senti en voyant votre air résolu, que vous serez un terrible adversaire le jour venu. » Après avoir ensuite déclaré que ces troupes formaient le noyau de l'armée polonaise destinée à combattre pour le rétablissement de la Pologne, le général Faurie a rappelé les glorieux faits d'armes par lesquels les armées polonaises se sont jadis et récemment encore rendues célèbres et a terminé en invitant les soldats à crier avec lui : *Niech żyje Polska!* (Vive la Pologne).

C'est le cri que poussent aujourd'hui sur tous les continents les patriotes polonais qui s'empressent de répondre à l'appel généreux des puissances de l'Entente. Ils prêtent foi aux promesses qui leur ont été faites. Ils croient fermement au rétablissement de leur patrie par les Alliés. Chaque jour la fourberie des Empires du Centre devient de plus en plus évidente. Chaque jour ne fait qu'accentuer la faillite de la politique qu'ils ont inaugurée en Pologne en promulguant le fameux acte du 5 novembre 1916.

Le décret présidentiel du 4 juin 1917 a été une éclatante repartie, un démenti brillant aux promesses fallacieuses esquissées par les Allemands. Alors qu'ils dotaient la Pologne d'un simulacre d'indépendance dans le but unique d'en tirer des soldats, les Alliés donnent aux Polonais des garanties bien plus solides. Ils les autorisent à se grouper pour la lutte commune, ils les aident à se former en une armée nationale qui prendra part au combat final d'où doit surgir la vraie indépendance de la Pologne que ses fils auront reconquise de leurs propres mains en arrosant de leur sang les champs de bataille où doit se décider le sort de l'humanité entière aux prises avec la barbarie. C'est le front haut qu'entrera à Varsovie l'armée polonaise organisée par les Alliés. C'est à sa propre valeur et à la protection désintéressée et généreuse des puissances de l'Entente qu'elle devra la résurrection de sa patrie.

PAUL DE NIC.

Nous prions instamment ceux de nos abonnés des départements et de l'étranger dont l'abonnement expire le 30 septembre de vouloir bien nous adresser sans retard leur renouvellement afin d'éviter toute interruption dans la réception de notre revue.

La première inspection des troupes polonaises

Mercredi matin, le général Faurie, commandant la 4^e région, a, pour la première fois, passé l'inspection des troupes polonaises au camp de Sillé-le-Guillaume.

Après avoir parcouru le front des troupes, dont il a admiré l'attitude martiale, le général Faurie les fit défiler devant lui, puis il leur adressa l'allocution suivante :

SOLDATS POLONAIS!

J'ai tenu à venir vous souhaiter la bienvenue dans la quatrième région et à apporter à l'armée polonaise le salut de l'armée française.

Je veux tout d'abord vous féliciter pour votre superbe attitude militaire. En passant tout à l'heure devant vos rangs, j'ai senti, en voyant votre air résolu, que vous serez un terrible adversaire le jour venu.

Vous formez ici le noyau de l'armée polonaise qui va combattre pour ressusciter votre chère patrie, cette Pologne des Jagellons qui, pendant dix siècles, jeta dans l'Histoire un éclat incomparable. Malgré trois partages successifs, la Pologne n'était pas morte; elle n'avait jamais cessé d'exister moralement; l'âme polonaise est restée intacte: elle a continué à donner à l'humanité des écrivains, des artistes, des savants, des guerriers éminents. C'est cette âme immortelle qui va ranimer et rassembler les trois tronçons russe, prussien et autrichien pour reconstituer la nation polonaise.

Vous allez retourner sur le front: quand vous combattrez l'ennemi commun, pensez à vos héroïques aïeux; pensez à Sobieski, à Kościuszko, ces grands noms, l'honneur de la Pologne: qu'ils soient pour vous des modèles glorieux! Avec quelle joie ils auraient salué cet admirable événement auquel vous aurez le bonheur de coopérer: la reconstitution d'une Pologne libre, autonome et maîtresse de ses destinées!

Vous allez accomplir une des plus grandes réparations de l'Histoire.

Soyez-en fiers!

C'est dans ces sentiments, soldats polonais, vous qu'on appelle les Français du nord, c'est avec cet espoir que je vous invite à pousser avec moi le cri de

NIECH ŻYJE POLSKA!

(Vive la Pologne!)

Les soldats polonais répétèrent ce cri avec enthousiasme.

Le général Faurie visita ensuite le camp polonais, portant son attention sur la nourriture, l'installation et l'équipement des soldats. A la fin de cette revue, le commandant des troupes polonaises le remercia vivement au nom des officiers et des soldats de sa sollicitude.

Le Congrès Polonais de Moscou

L'initiateur du récent congrès polonais de Moscou et membre du conseil polonais de l'Union des partis, député à la Douma, M. Gościcki, a bien voulu résumer pour le Temps le programme et les buts du nouveau conseil polonais en Russie.

L'idée du congrès politique de tous les Polonais partisans de la lutte active contre le germanisme pour conquérir la Pologne intégrale avec accès à la mer, nous disait M. Gościcki, rencontra une entière sympathie dans tous les milieux polonais dispersés à travers l'immense territoire russe. Aussi bien les travaux du congrès que les résolutions adoptées et l'atmosphère de confiance mutuelle qui régna durant tous nos débats démontrent combien est répandue dans tous les milieux polonais l'idée que la première condition de renaissance de la Pologne doit être l'écrasement de la puissance militaire de l'Allemagne et la

présence des Polonais dans les rangs des armées alliées.

Il convient de souligner qu'à notre congrès prirent part de nombreuses organisations d'ouvriers et de paysans qui collaborèrent en intime accord avec les éléments bourgeois, ce qui met la société polonaise au niveau politique des grandes nations démocratiques de l'Occident. On doit aussi remarquer que de nombreuses personnes qui se demandaient auparavant si la Pologne devait déclarer la guerre à l'Allemagne viennent d'adopter maintenant, après l'arrestation de Piłsudski, le programme et la devise de la lutte à outrance contre le germanisme. Il est vrai qu'il existe encore certains groupes polonais désireux de rester neutres en face de l'Allemagne agressive; ce sont principalement les socialistes, qui, comme les maximalistes russes, se basent sur le programme de Zimmerwald. Ce sont, d'autre part, les groupements dits démocratiques, qui s'opposent à l'intervention militaire de la Pologne à côté des alliés. Ces groupes se sont abstenus de prendre part à notre congrès; néanmoins le conseil polonais créé lors de cette réunion à Moscou représente la plus grande partie de la nation polonaise, qui professe toujours l'idée de lutter contre l'Allemagne sous les étendards des puissances alliées.

AGENCE POLONAISE CENTRALE A LAUSANNE

— Les autorités militaires allemandes libèrent les légionnaires internés d'après « la manière de voir » de ces derniers.

Lorsque les légionnaires qui avaient refusé de prêter le serment de conserver la fraternité d'armes avec les troupes des Empires Centraux et de leurs alliés furent internés dans le camp pénitentiaire de Szczyplona, des communiqués officiels tentèrent d'apaiser l'opinion publique polonaise indignée, en l'assurant que les légionnaires ne resteraient à Szczyplona que le temps nécessaire à leur procurer des vêtements civils, et qu'ils seraient ensuite renvoyés chez eux, pourvu que leur entretien fût assuré par leur famille ou qu'ils pussent gagner leur vie. Or, les journaux varsoviens viennent de recevoir un nouveau communiqué où il est constaté que les autorités ont résolu de libérer les anciens légionnaires à condition que le légionnaire libéré, en refusant de prêter serment, ait

exclusivement agi sous la pression de ses camarades et qu'il n'appartienne pas à ces éléments qui constituent un danger permanent pour la sécurité des armées de l'Etat polonais.

— **Démission du Conseil d'Etat. — L'Autriche envoie sur le front les légionnaires polonais.**

On ne connaît pas encore pleinement les motifs qui ont déterminé le Conseil d'Etat à donner sa démission « in corpore ». Cependant les journaux de Cracovie nous apprennent que l'une des raisons qu'a invoquées le Conseil d'Etat à l'appui de sa décision est « que le nombre des légionnaires restant sous les drapeaux était insuffisant pour les cadres, et que la Légion a été envoyée sur le front à l'insu et sans prendre l'avis du Conseil d'Etat », fait « qui crée pour lui une situation intenable ».

En même temps les feuilles cracoviennes expliquent que l'ordre auquel fait allusion le Conseil d'Etat concerne la Légion qui, en tant que composée de citoyens de Galicie et de Silésie de Cieszyn, c'est-à-dire de ressortissants autrichiens, n'a pas été appelée à prêter le serment connu. Comme on le sait, la Légion, transformée au mois de septembre 1916 en « corps auxiliaire polonais », avait été mise, en avril, à la disposition du général von Beseler, à titre de partie constitutive des cadres de la future armée polonaise, avec la restriction toutefois que le commandement en chef austro-hongrois se réservait le droit d'en rappeler à chaque instant les ressortissants austro-hongrois et, spécialement, lorsque l'état numérique de l'armée polonaise rendrait superflue l'aide de ce corps. Et voici que maintenant, alors que les légionnaires provenant du Royaume de Pologne (Pologne russe), à peu d'exceptions près, ont refusé de prêter serment et que l'énorme majorité de leurs compagnons d'armes galiciens et silésiens de Cieszyn, afin de marquer leur solidarité nationale, ont collectivement demandé à être libérés du service de la Légion, le général von Beseler vient de publier un ordre en vertu duquel tout « le corps auxiliaire polonais » doit être détaché de la Légion et envoyé sur le front.

C'est ainsi que, de la Légion qui, il y a quelques semaines, comptait encore environ 15.000 hommes, il ne reste plus dans le Royaume que 1.500 soldats à peine ayant consenti à prêter le serment de conserver la fraternité d'armes avec les troupes des Empires centraux et de leurs alliés.

NOS BRAVES

Laskowski Edmond, volontaire polonais, soldat au Régiment de Marche de la Légion Etrangère, vient d'être cité à l'ordre du jour de son régiment :

« Faisant partie d'une section chargée de reconnaître le Bois Noir, le 29 avril 1917, s'est courageusement comporté en face d'un ennemi retranché et fortement armé. » (Ordre N° 418)

HOMMAGE DE LA RUSSIE A KOŚCIUSZKO

Les journaux polonais d'Amérique nous apportent des détails très intéressants sur la cérémonie qui a eu lieu le 3 août à Chicago devant le monument de Kościuszko : En présence d'une foule immense, l'ambassadeur de Russie, M. Bakhmétiev, a déposé une couronne de fleurs au pied du monument du héros de l'indépendance polonaise. Puis dans des termes vibrants, il a célébré les liens de sympathie qui unissent désormais la nouvelle Russie au peuple polonais. « Je suis venu, a-t-il dit, au pied du monument de votre héros national afin de vous apporter le salut fraternel de la libre Russie. Je suis venu pour vous dire que la révolution russe est pour la Pologne l'annonce d'une vie nouvelle, l'annonce d'une existence libre et indépendante. »

En réponse à ces paroles empreintes d'une véritable sympathie pour la cause polonaise, M. Smulski, président du Comité exécutif de la section nationale du Comité central de Chicago, a prononcé le discours suivant :

EXCELLENCE,

Les Polonais citoyens d'Amérique et les habitants de Chicago désirent vivement vous exprimer, Monsieur, leur gratitude et leur respect pour votre geste magnifique.

L'hommage que vous venez de rendre à un des hôtes de la plus ancienne République et sur le territoire de la plus puissante République du monde est la meilleure preuve du pacte qui y a été conclu, pour le triomphe des principes démocratiques, la réalisation de la paix universelle et la proclamation de l'indépendance des peuples opprimés.

Nous nous trouvons ici devant le monument d'un héros qui est la personnification de la liberté. Né sur les terres de la République polonaise, élevé dans une école militaire, il a lutté pour la liberté de l'Amérique et pour l'indépendance de la Pologne. L'Amérique et la Pologne vénèrent sa mémoire. Aujourd'hui, vous, Monsieur l'Ambassadeur, qui représentez la Nouvelle Russie, le dernier venu des membres de la grande famille des Républiques du monde entier, vous avez choisi le monument de ce grand homme, au cœur si pur, toujours prêt aux sacrifices, de ce grand héros et de ce défenseur de la liberté, vous l'avez choisi non seulement pour honorer la mémoire de ses exploits, mais aussi pour prouver que la Russie d'aujourd'hui approuve ce qu'il a fait, qu'elle vénère sa mémoire,

LES ÉCRIVAINS POLONAIS

WACŁAW SIEROSZEWSKI

Là-bas, par delà l'Oural, la Pologne possède une vaste, très vaste colonie, — colonie morale s'entend.

Ai-je bien dit : « colonie morale » ? N'est-ce pas plutôt, pour cinq générations de héros et de martyrs (1), un cimetière, un immense jardin de supplices... un des cercles de l'enfer... une des stations du chemin de croix?...

Cette terre de malheur, cette chose funeste à laquelle, pour la désigner, je ne trouve pas de mot, s'orne çà et là, sur son étendue, de richesse, de beauté, de gaieté même; mais ce sont surtout les hautes neiges et les glaces opiniâtres... et toutes espèces de misères qui la couvrent. — Elle a beau, dans les précipices et sur les cartes s'appeler la Sibérie et n'être qu'une contrée parmi tant d'autres; — pour nous, elle porte un nom abhorré et terrible de **Sybir** et évoque un des plus sinistres décors de la tragédie nationale. — Il n'en manque pas, pour notre enseignement, de descriptions savantes ou pittoresques venant

(1) La Sibérie a servi de pénitencier à l'Empire Russe depuis fort longtemps. C'est là où les patriotes polonais étaient envoyés aux mines, ou pour le séjour forcé. Les premiers déportés polonais furent, chronologiquement, les Confédérés de Bar (1768).

des géographes et des voyageurs bénévoles; pourtant, leur véracité vaudra-t-elle jamais la vérité douloureuse contenue dans les révélations des déportés et dans le témoignage des morts?...

Justement, je vais vous présenter un de ces sublimes bagnards qui, maître-écrivain doublé d'un ethnographe sagace (1), nous a pris pour confidentes de ses émotions, de ses souvenirs et de ses découvertes.

Il se nomme Wacław-Sieroszewski (2). Condamné pour le crime d'aimer sa patrie, il a passé de longues années, bien longues et bien cruelles, — environne de toutes les désolations sibériennes, mortes et vivantes. — Brûlé par un soleil implacable en été, été éphémère et torride crevant le reste du temps de froid et de faim, souffrant d'une nostalgie permanente... de ses pensées, blessées, endolories, obsédantes comme des cauchemars (3), il subit des nuits interminables et des jours sans repos et sans trêve. Et toujours devant ses yeux — un paysage antédiluvien : selon les saisons,

(1) Sieroszewski a écrit des livres d'ethnographie pure, couronnés par l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg.

(2) Prononcez : Vatz-ouav Sie-rochev-ski.

(3) « La pensée de l'homme — dit-il dans son roman « A la lisière des Forêts » — cesse d'être sa servante soumise. Elle devient remuante et arbitraire, et force son créateur à la considérer comme quelque chose d'en dehors de lui, et tout à fait à part. Elle peut être une amie, ou bien une hôtesse fâcheuse et maléfique, avec qui on cause, on discute, que l'on craint même et que l'on déteste. »

tantôt sombre et opaque, tantôt marmoréen, tantôt spongieux, traître, éploré... désert et désespérément silencieux, ou tumultueux, bruyant et importun, tour à tour...

Sieroszewski a beaucoup erré à travers ce pays damné, et les steppes, les taïgas boisées, les toundras (plaines marécageuses) connaissent bien son pas d'alerte jeune homme, comme ils connaissent son pas plus lourd, quand — triste mimétisme — sa barbe et ses cheveux ont blanchi. Soit dans la yourta, hutte enfumée et sordide, soit à la belle étoile, il vit au hasard de ses déplacements forcés ou volontaires, avec les Jakoutes, les Kirghises, les Tchouktchys et les Tounghouses; il vit leur vie de demi-sauvages, sachant comprendre ces âmes fermées d'Asiates, ces esprits frustes, engourdis et comme congelés d'êtres des premiers âges.

Qui sait même, si ce n'est pas en les fréquentant, qu'il découvrit bien des mystères et compléta son génie de poète. N'a-t-il pas acquis, grâce à eux et grâce à l'immensité ambiante, le sens de l'espace et cette faculté, rare entre toutes, de voir les couleurs dans la grisaille, de distinguer les formes de l'amorphe, d'animer l'inanimé, de faire parler ce qui est privé de parole?

Cette existence précaire et vagabonde où, pour durer, il faut rester sans cesse sur le qui-vive et tout conquérir sur les éléments ennemis, a exercé sa vue et affiné son oreille. Son impressionnabilité s'en ressent : elle s'aiguise, s'aigrit et s'exalte, peu à peu.

qu'elle affirme sa résolution de lutter pour le même idéal, pour lequel il a versé son sang. Nous savons que la Russie nouvelle s'est prononcée en faveur d'une Pologne libre. Nous sommes persuadés que la Russie libre ne revendiquera ni territoires nouveaux, ni domination sur ses voisins.

Votre personne, Monsieur, nous est une garantie que la Russie nouvelle voudra réparer toutes les fautes qu'elle a commises autrefois vis-à-vis de la Pologne, et aussi une certitude qu'elle poursuivra la lutte aux côtés des autres nations libres contre l'ennemi commun jusqu'au triomphe définitif des principes démocratiques, conformément aux déclarations de notre grand Président, c'est à dire jusqu'à la défaite complète de l'autocratie et du despotisme, jusqu'au moment de la victoire finale et du triomphe de la justice, jusqu'au moment où les peuples, grands et petits, forts ou faibles, pourront jouir du droit de mener sur cette terre une existence libre en se gouvernant eux-mêmes et en se développant librement, à l'égal des citoyens de notre cher pays, la République des États-Unis d'Amérique.

La fidélité des Polonais envers ceux qui se sont montrés favorables à leurs aspirations est une chose connue depuis des siècles dans l'histoire du monde.

Les Polonais d'Amérique reconnaissants pour l'accueil dont ils ont été l'objet sur cette terre, ont toujours été prêts à sacrifier leur vie et leurs biens à la cause des États-Unis. On en trouve déjà à l'heure actuelle dans les rangs de l'Armée et de la marine américaines. Parmi les soldats américains qui sont aujourd'hui en France sous les ordres du Général Pershing, on compte un grand nombre de jeunes Polonais d'Amérique. Ils ont répondu à l'appel avec un enthousiasme dont nous sommes fiers.

Il y a cependant en Amérique des milliers de Polonais qui n'ont pas encore obtenu leurs droits de citoyens, mais qui désirent se rendre utiles dans cette grande lutte pour l'humanité. Ils nourrissent dans leur cœur l'espoir qu'ils auront aussi l'occasion de lutter sur les champs de bataille de l'Europe.

Dans votre pays, Monsieur l'Ambassadeur, un premier pas a été fait pour satisfaire ces aspirations et des légions polonaises y ont déjà été formées. Votre gouvernement a confié à ces légions les étendards polonais, reliques sacrées qu'il a retirées des musées russes où elles reposaient jusqu'à présent. En France, la République sœur, le même pas a été fait et les aigles blanches de la Pologne flottent en tête des légions polonaises qui ont reçu une sanction officielle. En Angleterre et au Canada on instruit déjà des volontaires po-

lonais. En Amérique, ceux des Polonais qui, n'étant pas naturalisés, ne sont pas astreints au service militaire, attendent, pleins d'espoir, le moment déjà proche où les aigles polonaises vont flotter à côté du drapeau étoilé et où ils pourront, avec l'autorisation du gouvernement américain, s'unir à leurs frères de Pologne, de la Russie Nouvelle, de France et d'Angleterre pour former une grande armée nationale polonaise qui combattra pour le même idéal que leurs aïeux, guidée par des hommes semblables à celui autour du monument duquel nous nous sommes réunis.

Quel événement historique ! La couronne que vous avez apportée, vous ne l'avez pas déposée, Monsieur, sur les marches seules du monument de Kosciuszko, vous en avez fleuri dans un geste symbolique les tombes des milliers de héros polonais tombés sur les champs de bataille du monde entier.

Encore une fois, Monsieur, je vous remercie de votre belle action. Puisse votre mission être appréciée, comme elle le mérite, et contribuer à la réalisation de tous les rêves du peuple russe. Puisse l'Union des Républiques du monde entier, qu'elles soient antiques ou jeunes, contribuer à réparer les fautes de tout le passé, amener le rétablissement de la paix et provoquer un élan nouveau vers la civilisation...

Vive la Russie libre !

La Pologne et les empires centraux

Le correspondant du *Temps* écrit à la date du 2 septembre :

« Je vous ai signalé il y a quelques jours les difficultés inextricables auxquelles se heurtait le Conseil d'Etat de Varsovie dans son effort pour pratiquer une politique favorable aux puissances centrales, alors que le peuple polonais devenait de plus en plus hostile aux autorités de l'occupation. Liés par tout un passé de docilité à l'égard des suggestions allemandes et autrichiennes, les hommes qui avaient accepté de collaborer à la politique inaugurée par l'acte du 6 novembre se voyaient contraints peu à peu, sous la pression d'une opinion publique que deux ans de domination allemande ont exaspérée, de prendre une attitude d'opposition.

De toutes leurs forces les membres du Conseil d'Etat ont essayé de retarder l'heure où ils devraient avouer l'échec de leur politique ; cette heure est venue cependant, plutôt que d'aucuns ne le pensaient, où il leur a été impossible de nier l'évidence.

Le Conseil d'Etat, dans sa séance du 25 août a décidé de donner sa démission. Il est vrai d'ailleurs que l'acte que le général von Beseler lui demandait d'approuver était de nature à provoquer la colère des hommes les plus timorés. Exécutant un accord intervenu entre l'Allemagne et l'Autriche, von Beseler a, en effet, décidé que les légionnaires qui ont prêté serment de fidélité au Conseil d'Etat seront mis à la disposition du haut commandement austro-hongrois, « l'offensive générale des ennemis des puissances centrales exigeant la mise en œuvre de toutes les ressources disponibles ». Seul sera maintenu en Pologne le personnel nécessaire pour assurer le recrutement et l'instruction de nouveaux soldats. Le général gouverneur assure d'ailleurs que « dès que les circonstances le permettront les légions seront rendues à leur rôle qui est de former les cadres de la future armée polonaise ». On comprend que cette ordonnance ait fini par émouvoir le Conseil d'Etat : elle signifie purement et simplement que le noyau de l'armée polonaise existant à l'heure actuelle ira sous le drapeau autrichien combattre la Russie.

Que devient dans ces conditions la fameuse neutralité polonaise au nom de laquelle le Conseil d'Etat de Varsovie croyait devoir s'élever contre les Polonais ententophiles qui voulaient constituer, en France et en Russie, une armée nationale, et que deviennent les promesses faites par les autorités de l'occupation, affirmant qu'elles n'avaient nullement l'intention d'obliger les Polonais à combattre contre l'Entente ?

Le Conseil d'Etat se devait de protester, car à tout prendre, l'ordonnance du gouverneur général vient justifier de façon éclatante l'attitude adoptée depuis dix mois par les Polonais amis de l'Entente. Voilà dix mois que ceux-ci, au risque de se faire accuser de trahir la cause polonaise, répètent qu'une armée polonaise à Varsovie serait fatalement utilisée par les puissances centrales contre l'Entente et que par conséquent les Polonais, s'ils désirent, au futur congrès de la paix, l'appui des puissances occidentales, doivent s'abstenir de tout acte où l'Entente pourrait voir une marque d'hostilité. Les amis du Conseil d'Etat protestaient, accusaient les Polonais de Lausanne, de Londres et de Paris d'empêcher la constitution, à Varsovie, d'un gouvernement fort, un gouvernement fort ne pouvant vivre qu'avec l'appui d'une armée ; or ce qui se passe permet de deviner à quel spectacle on aurait assisté si une force militaire sérieuse avait été organisée en Pologne. Les effectifs autrichiens sont assurément délabrés, pas assez cependant pour que l'appoint d'une poignée de soldats vaille que l'on oblige le Conseil d'Etat à une rupture.

Que veulent donc les puissances centrales ?

Pour Sieroszewski, la plaine sibérienne, combien monotone cependant, n'a jamais la même figure et change ses aspects d'heure en heure, d'une lieue à une autre ; les arbres ont des silhouettes variées, j'allais dire un langage différent, non seulement suivant le temps et selon les essences, mais aussi en conformité du terrain où ils prennent racine, du ciel qui les couvre, de la lumière qui les éclaire. Dans sa perception les noirs bois « torlus, hâves et hirsutes » des taïgas du Nord sibérien et les fourrés sombres, cavernes des ourmanys du Sud ne se ressemblent pas plus que « le gothique » mystérieux de la forêt du Caucase ne ressemble à l'harmonie des proportions et au charme intime du clair-obscur de la forêt de Bialoviège si puissante pourtant et si majestueuse.

Paysagiste, Sieroszewski l'est comme seuls les Polonais savent l'être. Chez eux, presque toujours, le rêve et le souvenir planent au-dessus des campagnes natales. Familiarisés comme ils le sont avec les beautés des champs, des bois et des plaines, rien ne leur échappe des attraits multiples de la terre. — Aussi, chez Sieroszewski, les tableaux de la nature ont du relief, de la force, de la vie fraîche et frissonnante.

Mais ce n'est pas là que s'arrêtent les dons du maître-écrivain. Le « paysage intérieur » de l'homme lui ouvre ses perspectives et ses secrets. Nul autre ne comprend mieux que lui les âmes primitives, hermétiques, simples et

complexes à la fois où habitent, côte à côte, la morne tristesse vieille comme le monde et la joie enfantine, criarde et aiguë, et où la pensée s'agite confusément avec l'instinct.

Il les comprend ces âmes cachées craintivement dans des corps rabougris, dissimulées derrière de jaunes faces plates ; il les aime en son cœur d'exilé, cœur des sept douleurs. — Leur misère devient sa propre misère et s'ajoute lourdement à ce grand faix de soucis et de souffrances qu'il porte sur lui, en fils fidèle de la Patrie malheureuse.

Là, où les nouvelles du pays n'arrivent qu'après un an ; là, où la nostalgie, l'amour réfréné, le regret de la jeunesse qui fuit éperdument vous rongent avec férocité ; là, où une pincée de sel, une poignée de blé, une once de sucre, une demi-brique de thé pressé prennent la valeur d'une fortune ; là, dans cet ennui qui grandit les faits les plus minimes à la taille d'un événement ; — là, dans cette solitude faite de tout cela, dans ce dénûment et dans cette détresse, le talent de Sieroszewski se raffermir, son esprit se forme, son idéal s'élève, mûrit, se virilise. Du grand malheur de sa vie, il sculpte son œuvre glorieux, et en or éclatant se transmue sa souffrance, ses larmes silencieuses se transforment en perles du plus bel orient...

Wacław Sieroszewski nous promène à travers toutes sortes de régions tragiques ou singulières, à travers toutes sortes d'aventures, gla-

ciales ou rouges. Dans le livre « *A la lisière des Forêts* », il raconte tendrement, bellement, avec des mots qui brillent, chatoient somptueusement, sanglotent et rient parfois, caressent et bercent, la très simple histoire de quelques Jakoutes, chasseurs à l'arc, pêcheurs au filet, faméliques pour la plupart, ripailleurs à l'occasion, mélancoliquement patients, et tranquillement soumis, et pâtissant, Seigneur ! tout leur soul, — morts tous à la fin, fauchés par la variole noire. — A leur existence de peine, de peine spéciale, peine « polaire », se mêle, et la partage en lamentable frère, le jeune déporté polonais Paul, — en qui il est facile de reconnaître Sieroszewski, lui-même.

Forcé par le Destin, il s'associe à cette vie misérable des Jakoutes ; mais c'est en franc arbitre qu'il l'adopte. Il l'adopte si bien qu'il va du « *Fond de la Détresse* » (1) indigène, vers les plus deshérités, les plus calamiteux, les plus maudits. Ses nouveaux amis : la fillette Byterkhai, Merguegne la mégère, Grégoire et sa douce épouse Anka, Pronde le vaillant, le vieux Salbon et sa vieille Koutouyakhitis, tous les deux à demi trépassés, — ne sont plus des hommes et des femmes ; ce sont des Lépreux. — Et Sieroszewski nous narre leur lente agonie... leurs pauvres joies (il en ont, paraît-il, les damnés!)... leurs travaux, car ils travaillent... leurs

(1) Le titre d'un des récits de Sieroszewski.

Dans un article officieux, le *Pester Lloyd* célèbre ce qui se passe comme un triomphe de la politique autrichienne. Serait-ce que nous assistons à la réalisation d'accords conclus à Berlin entre le comte Czernin et le chancelier Michaelis? Faudrait-il voir dans la mesure prise la preuve que Berlin est maintenant disposé à laisser, dans les affaires polonaises, la haute main à Vienne, et faudrait-il retenir seulement de l'incident que c'est sous le drapeau autrichien, et non sous le drapeau allemand, que les Polonais auront à combattre? Il est encore trop tôt pour le dire. Ce qui paraît certain, c'est que l'heure est proche où des décisions importantes vont être prises.

Le Conseil d'Etat, en se retirant, a remis ses pouvoirs à une commission comprenant l'archevêque de Varsovie Kakowski, le prince Lubomirski et le maréchal de la couronne Niemojowski. Ce n'est pas par hasard qu'il a fait choix de ces trois personnages dès à présent désignés pour former la commission de régence que le Conseil d'Etat propose de placer à la tête de l'Etat polonais, en attendant que soit intronisé un souverain.

Ce triumvirat sera impuissant à s'acquitter de toutes les tâches qui s'imposeront à lui; il devra faire appel à d'autres hommes, et ainsi sera constitué le ministère polonais, dont la formation est le point essentiel du programme élaboré par le Conseil d'Etat et qui fait depuis trois mois l'objet des laborieux pourparlers avec Berlin et Vienne.

Faudrait-il voir dans l'acte du Conseil d'Etat un moyen pour hâter l'heure des décisions qu'il souhaite? Il est permis de croire à une intention de ce genre de sa part, mais le résultat de la manœuvre reste incertain. L'attitude de la presse allemande laisse prévoir que des concessions nouvelles à la Pologne rencontreraient, dans la majorité des partis allemands, une très énergique opposition. Le chancelier Michaelis est-il disposé à passer outre? On peut en douter, et une nouvelle tension des rapports entre Berlin et Varsovie semble plus probable. Le comte Ronikier, dont je vous ai signalé les déclarations favorables aux puissances centrales, a été invité par ses amis à rentrer à Varsovie.

L'article du *Pester Lloyd*, le soin que mettent les agences officieuses autrichiennes à assurer les Polonais des bonnes dispositions du gouvernement de Vienne permettent de penser par contre que si on sollicite à Varsovie son appui, le comte Czernin ne le refusera pas. Nous sommes peut-être à la veille de voir se reformer contre Berlin l'alliance austro-polonaise.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de 50 centimes.

amours, car ils aiment... leurs rêves, car ils espèrent... leurs supplices, car surtout ils souffrent, ces Job. — Ecoutez ce dialogue entre Salbon et Koutouyakhitis :

— « Entends-tu, la vieille : cette nuit mes derniers doigts me sont tombés de la main. »

— « Quel besoin as-tu de tes doigts! D'eux ils tenaient à peine... »

Ou à une autre place : « Nous pouvons vivre longtemps encore, dit Anka à son mari Grégoire. C'est pour cela que je suis venue... La mort, la vieillesse sont toujours les mêmes, que ce soit dans la lèpre, ou dans la santé... Et ainsi de suite, tout le long de ce terrible récit, la pitié frémit et pleure.

Par des moyens simples, mesurés, en économisant les effets, en contant à mi-voix, discrètement, posément, sans jamais fausser le ton et sans trahir l'art, sans verser dans le genre « Grand Guignol », — l'écrivain mène son lecteur, d'émotion en émotion, au frisson suprême. Le pathétique, le tragique vient tout seul : tantôt il jaillit comme un violent jet de sang, tantôt, coule doucement en horrible sanie ; — et c'est presque aussi beau que les visions infernales de Poë, que les hantises de Baudelaire.....

Sieroszewski n'est pas que le poète de l'Asie Septentrionale. Dans son œuvre touffue et généreuse, l'Extrême-Orient occupe de belles et définitives pages. Avec Lofcadio Hearn, il est de ceux qui scrutent le plus intimement l'âme énig-

Une déclaration socialiste

L'Humanité du 2 septembre dernier publie une déclaration signée par un certain nombre de délégués socialistes à la conférence de Londres.

Ce document affirme d'abord que si le conflit actuel a eu son origine lointaine dans « les antagonismes qui déchirent la société capitaliste », l'agression allemande en fut la cause principale. Le triomphe de l'impérialisme prussien serait l'écrasement de la démocratie et de la liberté.

Pour abattre cet impérialisme, dit la déclaration, les nations alliées doivent poursuivre avec vigueur leur action militaire et marquer en pleine clarté quels sont leurs buts de guerre.

Cette paix, les socialistes en trouvent la possibilité et la garantie première dans l'application des principes affirmés par la révolution russe.

Mais la formule russe mérite d'être précisée et complétée. Paix sans contribution ne saurait exclure le droit à la juste réparation des dommages. Paix sans annexion ne saurait exclure la désannexion des territoires conquis par la force. Et le droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes, exprimé dans les cas litigieux par la consultation populaire sur des bases sincères, ne peut être pleinement garanti que par la Société des Nations, c'est-à-dire par toutes les nations du monde, solidaires dans l'organisation du droit international, solidaires pour le faire respecter et le maintenir, solidaires pour agir contre les gouvernements capables de violer les engagements pris et la foi des traités.

C'est en s'inspirant de ces principes fondamentaux que les partis socialistes ont cherché dans leurs *memoranda* à résoudre tous les grands problèmes que la guerre a posés dans le monde. C'est notamment au nom de ces principes qu'ils veulent que la Belgique, rendue à elle-même, trouve la pleine et entière réparation de la violation de sa neutralité ; que la Serbie et la Roumanie soient rétablies dans leur indépendance et dans leur vie économique ; que la question de la Pologne soit résolue conformément à la volonté du peuple polonais par la restauration complète d'une Pologne une et indépendante. C'est au nom de ces principes enfin qu'ils veulent que, dans toute l'Europe, de l'Alsace-Lorraine aux Balkans, les populations annexées, les terres irrédentes, comme celles du Trentin et Trieste, rentrent dans les unités nationales dont elles ont été arrachées ou auxquelles elles aspirent appartenir.

Le document affirme ensuite la volonté des socialistes alliés de lutter contre la diplomatie secrète et la transformation de la guerre du droit en guerre de conquête, et déclare qu'une

paix stable ne peut venir que de la démocratisation des gouvernements centraux.

La déclaration précise ensuite que lorsque l'Allemagne entrera en démocratie, les socialistes du monde entier auront le devoir d'agir pour que les gouvernements alliés n'écrasent pas cette démocratie naissante.

C'est en ce sens, termine le document, que ceux des socialistes alliés qui ont particulièrement déclaré être partisans d'une conférence générale des socialistes ont regretté que les gouvernements se soient opposés par le refus des passeports à ce que les responsabilités de la guerre pussent être établies dans une conférence internationale.

Pour la Belgique : De Brouckère et Vander-veldé.

Pour la Grande-Bretagne : Arthur Henderson, Hyndman, J. Jones, F. H. Gorle, Hunter Watts, Sidney Webb.

Pour la France : Bracke, L. Dubreuilh, Edgar Milhaud, Poisson, Pierre Renaudel, Albert Thomas.

Pour la Grèce : Felicia R. Scratcherd

Pour l'Italie : Berenini et Silvestri.

LIVRES NOUVEAUX

La Pologne et l'Union Franco-Polonaise, par ROBERT CHABRIÉ. Imprimerie Flinikowski, 216, boulevard Raspail.

Dans cette brochure, vendue au profit des Etablissements de Saint-Casimir (Œuvre d'Assistance aux vieillards et aux orphelins), M. Chabrié donne un aperçu historique des relations de la France et de la Pologne. Il évoque avec une sûre érudition le passé glorieux de la grande nation opprimée, retrace ses fastes militaires, analyse ses qualités morales et précise ses vertus civiques. Ce qui fait l'intérêt particulier de cette étude, c'est qu'elle associe sans cesse l'histoire de la France et celle de la Pologne, c'est qu'elle montre les deux nations les plus chevaleresques de l'Europe en constante et mutuelle sympathie et que par là elle rend compréhensible à tous la nécessité d'un resserrement encore plus étroit de leurs relations dans l'avenir.

LUCE CHARPENTIER.

matique du Japon (1). La Chine a également en lui un compréhensif et éloquent interprète, un peintre à la riche couleur. Sieroszewski met en scène cette culture immobile mais dans sa torpeur si grande, cette antique beauté contournée et bizarre, et en arrange des spectacles pittoresques et divers, allant de la chaste idylle d'un Polonais et d'une jeune fille pékinoise, fille du lettré Sian-Shen, à la sombre révolte des Boxers (2). Minutieusement, dans des ouvrages fouillés, précis et enluminés joliment, il nous décrit la civilité de ce peuple, civilité raffinée, cérémonieuse et un tantinet grimacière, bien faite pour masquer ses amours et ses haines, l'étrangeté de ses mœurs où contrastent la grave caducité, la cruauté muette avec une douceur et une puérilité exquise.

En parlant de Sieroszewski, on pourrait invoquer, péle-mêle, nombre d'écrivains disparates : Loti, pour son charme nostalgique, Gorky, pour sa sincérité et sa miséricorde amère, Kipling, pour son fort sentiment de la nature vierge, Cooper, parce qu'il court les aventures dans les forêts et dans les savanes, Beecher-Stowe, parce qu'elle aime et défend l'Oncle Tom. Même le nom d'Andersen, doux aux oreilles enfantines, ne serait pas ici déplacé, car Sieroszewski a

(1) Les contes : « Le Karakiri du Prince Asano », « Naganori », etc., etc.

(2) « Le Diable d'Outre-Mer », roman d'aventures.

paraphrasé d'une plume légère et brillante les Contes de ma mère l'Oie et les a su transformer en hautes allégories, en purs poèmes pleins de beauté, de fantaisie et de sagesse (« Le Loup de fer » ; « Les Dons du Vent du Nord », etc., etc.). Et, à l'encontre des autres œuvres où le fond est exotique et les personnages étrangers, — dans ces contes de fées, fées polonaises, Sieroszewski appelle les images de la Patrie que son âme n'a jamais quittée.

Maintenant, son exil touche à sa fin. Il vivra désormais dans son air natal, sous le ciel élément aux rêves, à l'abri dans la Maison libre de ses pères. Au contact des choses chères, constantes et amicales, retrouvées après tant d'années d'absence, son cœur et son esprit renouvelés raviveront son inspiration, pour d'autres belles besognes. « Ce n'est que sur les champs labourés par les aïeux que les vertus poussent en abondance », dit Wactaw Sieroszewski quelque part.... les vertus et les grandes œuvres, ajouterai-je.

Aussi, je vous reparlerai encore de Sieroszewski avec considération et avec amour.

Jan TOPASS.

BULLETIN

● L'importance de la question polonaise.

Le « Berliner Tageblatt » du 1^{er} septembre écrit :

« L'idée de nationalité polonaise, qui a été l'arme dont nous nous sommes servis pour combattre nos ennemis et défendre nos frontières, est devenue pour l'avenir de l'Allemagne le projet le plus dangereux. »

« La question polonaise est véritablement la plus importante pour nous, en guerre comme en paix, beaucoup plus importante que le sort de la Belgique ou de l'Albanie. D'elle dépend l'avenir de la Prusse orientale comme grande puissance et, par suite, celui de l'empire. »

● La démission du Conseil d'Etat.

Le bureau de la presse polonaise de Berne publie le texte de la note par laquelle le Conseil d'Etat de Varsovie a motivé sa démission.

Après avoir indiqué que les régiments de la légion polonaise qui ont prêté le serment de fidélité suffisaient parfaitement à encadrer la future armée polonaise, le Conseil d'Etat dit :

L'ordre d'envoyer les légions au front, en laissant une partie absolument insuffisante pour servir à la formation des cadres de l'armée, et la publication de cet ordre à l'insu du Conseil d'Etat et sans lui demander son avis lui créent une situation politique intenable et obligent les membres du Conseil d'Etat à déposer leur mandat entre les mains du conseil de régence

● Déclaration des autorités de l'occupation en Pologne.

On mande de Varsovie que les autorités austro-hongroises publient une déclaration conjointe regrettant la démission du Conseil d'Etat polonais, qui se produit précisément au moment où vont se terminer les négociations pour l'établissement du gouvernement provisoire. La déclaration ajoute que c'est pour des raisons militaires que la légion polonaise a été transférée sur le front sud-est, mais que cela n'interrompra pas la création de l'armée polonaise.

La Gazette de Cologne apprend qu'à partir d'aujourd'hui la justice, en Pologne, est rendue par des juges polonais et au nom de la couronne polonaise.

● L'amertume germanique.

Les journaux allemands continuent à se plaindre amèrement de l'irréconciliabilité des Polonais. Le « Lokal Anzeiger », dont les opinions sont intéressantes à cause de ses relations officieuses avec la Wilhelmstrasse, écrit :

« Les Polonais ne devront s'en prendre qu'à eux-mêmes des conséquences qu'aura leur politique à courte vue... Il faut que les Polonais comprennent que nous n'avons pas mené une guerre défensive contre le tsarisme pour créer un royaume de Pologne allant d'une mer à l'autre. Nous avions et nous avons tous le devoir de veiller à notre propre sécurité sur notre frontière orientale. Nous étions disposés à faire l'accord avec les Polonais. Si ces messieurs de Pologne veulent jouer les irréconciliables, ils devront aviser à voir ce qu'ils peuvent faire, réduits à leurs propres forces. »

Un autre journal allemand, le « Muenchener Neueste Nachrichten », semble même faire des menaces à l'égard des Polonais :

« Nous avons déjà montré que l'étourderie et l'exaspération insensée de groupes politiques polonais ont mis à une rude épreuve la patience des puissances centrales. De cette manière, aucun éclaircissement n'est possible. Les Polonais, qui pèchent en eau trouble, doivent se déclarer pour ou contre la libération de la Pologne. L'indécision et l'obscurité ne conduisent pas au but. »

REVUE DE LA PRESSE

« Le Bulletin Yougoslave » du 1^{er} août contient la « Déclaration » qu'ont faite dernièrement à Corfou (20 juillet 1917) les représentants les plus en vue des Serbes, Croates et Slovènes. La déclaration constate que la nation yougoslave n'en constitue qu'une et qu'elle est la même par le sang, par la langue parlée et écrite, par le sentiment de son unité, par la continuité et l'unité du territoire sur lequel elle vit, et enfin par les intérêts communs et vitaux de son existence nationale. La déclaration pose ensuite les principes modernes et démocratiques sur lesquels le futur Etat Yougoslave doit être fondé !

Cet Etat sera une monarchie constitutionnelle, démocratique et parlementaire avec la dynastie de Karageorgević à sa tête (art. 1). Cet Etat aura un seul blason, un seul drapeau, une seule couronne — symboles de l'unité (art.3). Cependant les drapeaux particuliers — serbe, croate et slovène, les dénominations nationales, les deux alphabets — cyrillique et latin, enfin toutes les religions reconnues sont égaux devant la loi et chacun peut s'en servir librement (art. 4, 5, 6 et 7). Le territoire du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes comprendra tout le territoire sur lequel notre nation aux trois noms vit en masses compactes et sans discontinuité (art. 9). L'élection des députés à représentation nationale aura lieu au suffrage universel (art. 10). La Constitution sera établie, après la conclusion de la paix, par l'Assemblée Constituante; elle doit être votée dans sa totalité par une majorité numériquement définie de l'Assemblée (art. 13).

Cette déclaration est signée par M. Nikola P. Pašić, président du Conseil et ministre des affaires étrangères serbe, et par M. Ante Trumbić, président du Comité Yougoslave.

La nation yougoslave ainsi unifiée formerait un Etat d'une douzaine de millions d'habitants. Les Polonais souhaitent ardemment à leurs frères yougoslaves de réaliser leur unité nationale qui ne s'est d'ailleurs jamais éteinte dans leurs âmes.

« L'Eclair » du 23 août publie un long article de M. Charles Omessa intitulé « Le rêve de l'Ukraine ». L'auteur y critique les revendications des Ukranien et même des autres nationalités dans un esprit presque tsariste.

Lorsqu'on établira le bilan de cette révolution russe qui, selon l'expression même dont se servit M. Kerensky en ma présence, « n'en est encore qu'à son premier acte sans qu'on puisse exactement prédire quel en sera le dénouement », on constatera que le plus farouche ennemi de nos alliés moscovites aura été leur sentimentalisme vraiment excessif. C'est, en effet, ce sentimentalisme naïf et absolu qui les a amenés à libérer, dès les premières heures de l'émancipation, tous les peuples que le tsarisme avait jusqu'alors tenus beaucoup plus en union qu'en tutelle (? réd.) et à morceler ainsi, sans un souci suffisant des conséquences qui en découleraient, le colossal organisme qui formait l'empire slave.

Dans un pays comme l'Allemagne où le « Deutschland über alles » est article de foi pour la Bavière, pour la Saxe, pour le Wurtemberg aussi bien que pour la Prusse, les révolutionnaires peuvent se dérouler sans entamer l'unité même de la nation. En Russie, où l'idée de patrie est loin d'être aussi profondément ancrée dans l'âme des foules, chacune des cent nations qui entraient naguère dans la grande autocratie a cherché à profiter du désarroi général pour réaliser ses propres aspirations. Et l'Ukraine, après la Pologne russe, après la Finlande, et, peut-être avant le Caucase, a cru le moment venu de fonder enfin ce vaste Etat rêvé par les visionnaires ukrainiens depuis plus de deux siècles, depuis la victoire de Pierre le Grand à Poul-tava !

La presse française, dans son ensemble, s'est abstenue de discuter la thèse de l'Ukraine. Mais le Bureau de la Presse russe, qui fonctionne à Paris depuis quelques jours, a cru devoir publier une note dans laquelle il déclare que « la liquidation de l'ancien régime entraîne le remaniement complet du système administratif russe qui était en lui-même un formidable mécanisme d'oppression et de réaction ». Et il ajoute que « plus on résistera, à Petrograd, à ces tendances naturelles centrifuges, plus elles s'accroîtront ».

Le Bureau de la Presse russe se trompe. Je ne suspecte pas ici sa sincérité, mais je crains qu'il ne subisse un peu trop l'influence de la grande formule libérale : « Chaque peuple a le droit de disposer de lui-même et le Self government des peuples allogènes est un principe intangible ».

Formule magnifique, en vérité, mais formule singu-

lièrement dangereuse lorsqu'il s'agit d'un peuple incorporé depuis des siècles à une grande nation et dont l'indépendance absolue — l'Ukraine ne réclame-t-elle pas un ministre des affaires étrangères ukrainien, c'est-à-dire une politique extérieure personnelle ? — peut amener les pires complications.

L'heure, quoi qu'en dise le Bureau de la Prusse russe, est-elle bien propice à ces revendications allogènes ? Comme je le disais plus haut, est-il admissible qu'une Ukraine nouvelle règle désormais, par les soins d'un Talleyrand ukrainien, les questions de politique étrangère, comme s'il pouvait y avoir pour elle une autre politique étrangère que celle de la Russie ? Je suis sûr que M. Teretschenko, qui, par une malicieuse coïncidence, est à la fois Ukrainien et ministre des affaires étrangères du gouvernement provisoire russe, déplorerait cette dualité.

Et puis, c'est la guerre. Les membres d'une même famille ne se séparent pas au moment où l'incendie menace la maison. Enfin, les Allemands veillent, car le projet d'une Ukraine indépendante est une conception essentiellement allemande (? réd.) — et c'est peut-être ce qui doit nous la faire condamner dès à présent.

« Le Temps » du 22 août publia une chronique de M. Adolphe Aderer intitulée : « Les Français du Nord ».

La chronique de M. Aderer, quoique sympathique pour les Polonais, est un peu confuse.

Comme M. Aderer attribua encore une fois les mots célèbres, et pourtant si fréquemment démentis, de *Finis Poloniae* à Kościuszko, M. A. Kłobukowski, ministre de France près du roi des Belges et notre illustre compatriote, lui adressa l'intéressante lettre qu'on va lire.

Monsieur,

J'ai lu avec un vif intérêt dans le *Temps* d'hier votre article « les Français du Nord ». J'y ai retrouvé votre habituelle sûreté de documentation.

Me permettez-vous, cependant, sur un point, un seul, une remarque ?

J'ai l'honneur de compter dans mon ascendance polonaise un aide de camp de Kościuszko. Nous tenons de lui que jamais le grand dictateur polonais n'a prononcé cette parole impie : *Finis Poloniae* que la légende lui attribue.

Kościuszko, homme simple, modeste, héros sans avoir cherché à l'être autrement qu'en faisant tout son devoir, était trop patriote pour avoir douté des destinées de son pays parce que lui-même était frappé.

Pour lui, la Pologne était immortelle, comme, pour nous, la France.

Veillez, monsieur, accueillir avec bienveillance cette observation à laquelle un ami éclairé des Polonais ne saurait être indifférent, et agréer, etc.

A. KLÓBUKOWSKI.

Dans « L'Eclair » du 28 août dernier, nous trouvons un article de notre distingué collaborateur et ami, M. Victor Jozé, sur « La collaboration polonaise ». L'auteur y parle de la formation de l'Armée polonaise en France et il y reproduit les documents bien connus déjà de nos lecteurs.

« Iberia », la revue catalane de Barcelone du 25 août dernier, publie un article sympathique à la Pologne de son correspondant de Madrid, M. Fabian Vidal, intitulé « Polonia ».

L'auteur y parle des récents événements de la politique polonaise tels que le vote du Club polonais de Cracovie, l'arrestation de Piłsudski, etc.

On peut se procurer à l'administration de la revue POLONIA :

1) Un Manuel de la langue Polonaise à l'usage des Français, broché, 3 fr. 50; franco, 3 fr. 90; relié, 5 fr.; franco, 5 fr. 40 (de M^{me} Zielińska).

2) Album des Polonais dans l'Armée Française, 4 fr.; franco, 4 fr. 50.

3) La France et la Pologne à travers les siècles, prix 5 fr.; franco, 5 fr. 50; étranger, 6 fr.

4) Insigne polonais en émail avec l'aigle blanc, franco, 3 fr.; étranger 3 fr. 50.

5) Epingle en émail, franco, 2 fr. 50; étranger, 3 fr.

6) Cartes nationales polonaises diverses, la douzaine, 1 fr.; franco, 1 fr. 25

7) Timbre de propagande avec l'aigle polonais le cent, 1 fr. 50; franco, 1 fr. 65.

8) La France pour la Pologne (enquête), 4 fr.; franco, 4 fr. 50.

9) La Petite Encyclopédie Polonaise, 5 fr.; franco, 5 fr. 50.

10) La Pologne immortelle, 3 fr. 50; franco, 4 fr.

L'Administration de la revue Polonia achète les livres de langue polonaise : classiques, romans et d'histoire.

ZIEMIE POLSKIE

W ostatnim biuletynie przypuściliśmy, że Niemcy zaatakują Rygę szturmem czołowym. Otóż atak Rygi się odbył, lecz Niemcy, nie będąc pewni sukcesu od frontu, postanowili wziąć Rygę obejściem od południow-schodu.

Ofensywę rozpoczęli dnia 1 września, przeprawiwszy się przez Dźwinę pod H-luksztą (Uxküll), o kilkanaście kilometrów na wschód od Rygi. Udało się Niemcom, pod osłoną artylerji, zbudować dwa mosty na rzece, co nie jest rzeczą łatwą, albowiem Dźwina mierzy w tem miejscu zgórą 800 metrów szerokości. Ale pułki rosyjskie nie broniły się należycie, ułatwiając tym sposobem operację niemiecką.

Wyniki faktu tego były fatalne. Ponieważ Niemcom udało się rzucić na prawy brzeg Dźwiny kilka dywizji, Rosjanie zmuszeni byli opuścić pozycje znajdujące się tuż pod Rygą na lewym brzegu rzeki, aby nie być otoczonymi. Niemcy zajęli więc Rygę dnia 3 września. Jest to największy port rosyjski morza Bałtyckiego.

Rosjanie cofają się ku północy, a gdzie się zatrzymają — niewiadomo. W dwa dni po wzięciu Rygi, Niemcy znajdowali się już o 30 km na północo-wschód od miasta. W każdym razie teren łatwy jest do obrony, albowiem południowe Inflanty, gdzie walki się toczą, są górzyste i nazywają je czasami « inflancką Szwajcaryą » z tego powodu.

W południowej części olbrzymiego frontu wschodniego nie lepiej się wiedzie Rosjanom. Na granicy Bukowiny i Besarabji, w wąskim przejściu między Prutem i Dniestrem, wojska rosyjskie cofnęły się dnia 28 sierpnia, pod naporem Niemców, o kilka kilometrów ku wschodowi. Jednocześnie w środkowej Mołdawji kilka pułków rosyjskich opuściło okopy w odcinku leżącym między rzekami Putną i Trotusem, prawobrzeżnymi dopływami Seretu rumuńskiego.

Najciekawszą rzeczą w tych operacjach jest fakt, że Niemcy nie dają swym łatwym zwycięstwom rozgłosu. Komunikaty Lüdendorffa są bardzo lakoniczne. Dowodzi to niezbicie, że sztab niemiecki jeszcze czeka na coś i z niepewnością spogląda ku Zachodowi. Jeszcze jest Niemcom zawczasie na promenadę wojskową ku Petrogradowi lub Odessie.

Korniłow, obecny generalissimus rosyjski, powiedział w swej mowie, którą wygłosił na Zjeździe wszechrosyjskim w Moskwie, że dezorganizacja w armji jest okropna: brak jest oficerów, którzy jako prości żołnierze tysiącami wyginęli pod Haliczem i Brzeżanami podczas ofensywy 1 lipca, brak broni i amunicji, brak żywności wreszcie, albowiem nieład i zamieszanie na kolejach rosyjskich jest nie do opisanania.

Sytuacja więc jest poważna. Co nam przyniesie przyszłość?

O JEDNOLITOSC MYSLI POLSKIEJ

Łatwo jest zgodzić się na ogólniki.

Większość pism polskich podczas wojny mogłaby wypożyczać sobie artykuły programowe, zmieniwszy jeno tytuły i podpisy. Albowiem w głębi duszy wszyscy jesteśmy Polakami, wszyscy pragniemy szczęścia naszej ojczyzny, to znaczy jej całości i niepodległości. Jednakże, pomimo tej pozornej jednomyślności, istotnej harmonji między nami niema. Nie łączy nas jedna myśl kierownicza w dążeniu do osiągnięcia wspólnego celu.

Brak dyscypliny politycznej, brak tej solidarności narodowej, jaką spotykamy u przeciwnego Francuza, Anglika czy Niemca z pod każdej chorągwi, był zawsze naszym nieszczęściem. Niewątpliwie, jest to poniekąd wina losu naszego. Stuletni brak bytu państwowego Polski sprawił, że rozstrzelila się myśl nasza, że brakło nam wspólnej idei wytycznej, mocnej organizacji, a także siły ekonomicznej, bez której żaden naród ostać w walce o byt się nie może. Zrozumiały to rządy zaboreze i polityka ich względem Polski była przedewszystkiem polityką ekonomiczną. Wywłaszczali nas z ziem naszych Prusacy, starali się iść w ich ślady Rosjanie na Litwie i na Rusi, a Austria robiła co mogła, aby Galicja ciągle pozostawała w stanie niższości gospodarczej względem innych krajów koronnych.

Jeżeli pod koniec, a raczej w połowie ośmnastego wieku podupadliśmy moralnie, to dlatego, że brakło nam jednolitości w naszej myśli politycznej, że zmalał cel życia narodowego. Kiedy w państwach ościennych tworzyły się silne rządy autokratyczne, Polska była bez władzy, bez zwierzchnika, bez organizatora. Przyłożyliśmy więc rękę naszą do tego co się stało. Odrodzenie nastąpiło wkrótce, a świeży sok życiowy czerpał naród z ludu.

Lata jednak płynęły, a jutrzienka wolności nie wschodziła na polskim niebie. Dlaczego? Bo trzeba było aby horyzont cały oczyścił się z chmur starych ustrojów i starych przekonań, bo trzeba było aby przyszła wielka zawierucha dziejowa, która chmury te rozpedził-by mogła.

Taką zawieruchą jest wojna dzisiejsza. Wielka to chwila w życiu narodów i potężne będą jej skutki. Ci, którzy w wojnie biorą czynny udział, nie zdają sobie jeszcze sprawy z całej ogromności zdarzenia. Prawa narodów, ideje demokratyczne drogę sobie torują, czasami nawet pomimo woli ludzi stojących u steru rządów.

Na taką chwilę i na taką okazję, w Polsce, pokolenia całe wyglądały, a zdarza się ona raz na sto lat tylko.

O wojnę powszechną modlił się Mickiewicz, bo w wieszczem widzeniu przeczuł, że ona tylko może dać nam wolność, ona tylko może dokonać radykalnego przewrotu w pojęciach ludów i rządów i stworzyć warunki, w których nasze prawo do niezależnego bytu państwowego tryumfować będzie mogło.

Więc czy Polacy mogą w chwili takiej patrzeć z założonemi rękoma na bieg wypadków? Czy to ma być naszą mądrością polityczną? Tą drogą idąc zrazilibyśmy sobie obydwie strony walczące.

W tej kwestji nie może być dwóch zdań, ani dwóch miar. Z dwóch obozów wrogich jeden walczy o wolność ludów: tym obozem jest Koalicja anty-niemiecka. Z nią jest siła, z nią jest prawo, przeto dłużej się wahać jest niemożliwym.

Nadszedł czas kiedy Polacy skupiać się powin-

ni, bo ci, co pracę narodową teraz dezorganizują, ciężką na sumienie swe biorą odpowiedzialność. My święcie jesteśmy przekonani, że działając teraz należy cokolwiek zdarzyć by się mogło. Sumienie nasze jest spokojne, albowiem nie czynimy polityki samozwańczej: nasze drogowskazy są drogowskazami narodu całego.

Neutralność Polski w obecnym okresie wojny byłaby błędem nie do naprawy. Stanowisko podobne nie wytrzymuje najmniejszej krytyki. Polacy za broń chwycili nawet w roku 1863, a przecież wtedy nie było najmniejszej nadziei aby ów wysiłek rozpaczliwy mógł się udać. Ale chodziło nam wówczas o manifestację, o gest; chcieliśmy pokazać światu, że naród nasz niewoli nie zniesie nigdy. Jakże więc dziś nam głosić zasadę neutralności? Cóż to za gorzka ironja.

Podobną krańcowość rzadko się spotyka w społeczeństwach dzisiejszych. To może być naszą zgubą. W narodzie różne są stronnictwa i różne sposoby widzenia, ale w obliczu wielkich zagadnień cały naród, a przynajmniej olbrzymia jego większość, powinien zająć wspólne stanowisko. Tak było naprzykład na początku wojny we Francji, a przecież bezwzględnie bytowi państwowemu kraju tego nic nie groziło. My, Polacy, państwa swego nie mamy, więc zdawałoby się, że niema nic łatwiejszego jak połączenie wszystkich sił narodu dla wspólnego działania na jednym polu. Niestety, waśnie partyjne, niechęci osobiste, które zawsze były przekleństwem życia politycznego w Polsce, stanęły tu na przeszkodzie.

Najgroźniejszy wróg nasz, Niemcy, przyczyniły się jeszcze do tego zamieszania w myśli polskiej, kiedy dnia 5 listopada zeszłego roku wystosowały sławną proklamację do narodu polskiego. Nie chcemy robić hipotez, ale zdaje nam się, że jednym z celów proklamacji owej był właśnie szatański zamiar wprowadzenia rozdziału w społeczeństwie polskim. Skutek ten, na szczęście, nie został osiągnięty całkowicie.

Rodacy nasi zrozumieć powinni wreszcie gdzie jest niebezpieczeństwo. Świat cały na bóg z Niemcami ruszył, a Niemcy wrogiem naszym śmiertelnym. Czyż trzeba tu wywodów długich i głębokich, ażeby zrozumieć gdzie nasz interes i gdzie nasz obowiązek?

KAZIMIERZ SMOGORZEWSKI.

MOWA P. JANA SMULSKIEGO

W odpowiedzi na mowę ambasadora Bachmatjewa, którą wydrukowaliśmy w poprzednim numerze « Polonii », p. Jan Smulski, prezes Komitetu Wykonawczego Wydziału Związku Narodowego Polskiego w Ameryce, wygłosił mowę następującą:

Wasza Ekszellenco!

Obywatele Polacy w Ameryce i mieszkańcy miasta Chicago pragną wyrazić Panu głęboką wdzięczność i uznanie za wspaniałą Pański uczynek.

Cześć, jaką nieśmiertelnemu bohaterowi najstarszej Rzeczypospolitej, na ziemiach najpotężniejszej republiki świata, Pan składa w tej chwili, najlepszym jest dowodem braterstwa, jakie państwa te zawiązały, aby szerzyć zasady demokracji, wszechświatowego pokoju i niepodległości.

Stoimy tutaj pod pomnikiem bohatera, który jest uosobieniem wolności. Urodzony w granicach Rzeczypospolitej Polskiej, wychowany w atmosferze wolności, poświęcił on swój miecz i siłę dla sprawy wolności ludów. Walczył on za wolność Ameryki i niepodległość Polski. Ameryka i Polska czczą jego pamięć. Teraz Ty, Panie ambasadorze, jako przedstawiciel Nowej Rosji, nowego członka wielkiej rodziny republik świata, wybra-

leś skromny pomnik tego wielkiego męża o czystym sercu, gotowego do poświęceń, wielkiego bohatera i szampiona wolności, aby złożyć cześć pamięci Jego czynów, aby jednocześnie dać dowód, że dzisiejsza Rosja popiera czyny Jego i wyraża uznanie i cześć Jego pamięci, wyrażając gotowość walczenia za to, za co On walczył.

Wiemy, że Nowa Rosja oświadczyła się za Wolną Polską. Wierzmy, że Wolna Rosja nie pożąda ani nowych ziem, ani panowania nad swoimi sąsiadami.

Obecność Pańską tutaj przyjmujemy jako gwarancję, że Nowa Rosja chce naprawić wszystkie błędy, jakie w dawniejszych czasach wobec Polski popełniła, jak również i jako pewnik, że Nowa Rosja nadal prowadzić będzie walkę przeciwko wspólnemu wrogowi, ramię przy ramieniu, obok innych wolnych narodów świata, aż do ostatecznego zwycięstwa zasad demokratycznych, w myśl proklamacji naszego wielkiego Prezydenta; aż do czasu, kiedy zapewnionem będzie zwycięstwo nad autokracją i despotyzmem; aż do chwili, kiedy odniesione zostanie zwycięstwo i osiągnięta sprawiedliwość; aż do chwili, kiedy narody — wielkie, czy małe, silne czy słabe — znajdą miejsce dla siebie na kuli ziemskiej, z prawem samorządu, z jednakowym prawem do rozwoju, jakie w obecnej chwili posiada nasz wielki kraj ukochany — Stany Zjednoczone Ameryki Północnej.

Lojalność Polaków względem tych, którzy sympatyzowali z ich aspiracjami, znana jest od stuleci całych w historii świata.

Polacy w Ameryce, w dowód wdzięczności za przyjęcie ich na tej ziemi, zawsze oświadczały gotowość położenia życia i mienia za sprawę Stanów Zjednoczonych. W obecnej chwili znajdują się oni już w szeregach armji i marynarki amerykańskiej, a w armji, która znajduje się pod komendą generała Pershinga we Francji, znajduje się już wielu młodzieńców polskich z Ameryki. Stawiają się oni na zew do boju z entuzjazmem, jaki w dumę nas wprowadza.

Jednakowoż są w Ameryce tysiące Polaków, którzy jeszcze nie otrzymali obywatelstwa, ale którzy pragną być pomocnymi w tej wielkiej wojnie ludzkości, tę nadzieję mając w sercu, że i im także nadarzy się sposobność służenia w Polskich Legionach na pobojowiskach europejskich.

W Twym kraju, Panie ambasadorze, dokonanym już został krok w celu uznania tych aspiracji i Polskie Legiony są już tam formowane. Rząd Twój oddał pod opiekę tych Legionów święte sztandary polskie, dobywając je z rosyjskich muzeów, gdzie dotąd spoczywały. W wielkiej, siostrzanej republice Francji, także sam krok został dokonany i przed Polskimi Legionami, które uznano, niesione już są białe orły Polski. W Anglii i Kanadzie odbywa się już ćwiczenie polskich ochotników, a w Ameryce, ci Polacy, którzy z braku obywatelstwa usunięci zostali od służby wojskowej, wyrządzają z pełną nadzieją tej chwili niedalekiej, w której obok gwiazdzonego sztandaru ukaza się orły polskie i, za urzędową sankcją rządu amerykańskiego, będą mogli złączyć się ze swymi braćmi z Polski, z Nowej Rosji, z Francji i Anglii, tworząc jednostki bojowe w wielkiej narodowej Armji polskiej, która w myśl ideałów swych praojców, walczyć o nie będzie pod wodzą takich ludzi, jak ten, w którego cieniu pomnika zebraliśmy się tu dzisiaj.

Jest to wypadek historyczny. Nie tylko złożył Pan wieniec u stóp pomnika Kościuszki, ale złożył pan symboliczny wieniec na grobach tysięcy bohaterów polskich, którzy padli na przeróżnych pobojowiskach świata.

Jeszcze raz dziękuję Panu za ten piękny akt Jego. Niechaj misja Pańska spotka się z uznaniem i z urzeczywistnieniem wszystkich marzeń Narodu

rosyjskiego. Niechaj unja republik świata, zarówno starych jak i młodych, przyczyni się do naprawy starych przewinień, przywróci pokój powszechny, i pobudzi impuls do cywilizacji.

Niech żyje wolna Rosja!

PRZEGLĄD WOJSKA POLSKIEGO PRZEZ P. GENERAŁA FAURIE

Dnia 29 sierpnia r. b. przyjechał do obozu Armji Polskiej w Sillé-le-Guillaume p. generał Faurie, komendant 4-go okręgu wojskowego, aby dokonać przeglądu pierwszych zastępów polskich. Po rewji, generał zebrał drużyny polskie wokoło siebie i wygłosił następującą przemowę:

ZOŁNIERZE POLSCY!

Przychodzę tu umyślnie, aby powitać przybycie wasze do 4-go okręgu i zarazem przynieść Armji Polskiej pozdrowienia od Armji Francuskiej.

Przedewszystkiem chcę wam powinszować waszej wspaniałej postawy wojskowej. Przechodząc przed chwilą przed waszemi szeregami i widząc wasz animusz i zapał, zrozumiałem, że kiedy nadejdzie chwila, będziecie strasznym przeciwnikiem dla nieprzyjaciela.

Tworząc tutaj zawiązek Armji Polskiej, która walczyć będzie w celu wskrzeszenia waszej drogiej ojczyzny, tej Polski Jagiellonów, która przez dziesięć wieków promieniowała w historii blaskiem niezwykłym. Pomimo trzykrotnego podziału, Polska nigdy nie przestała istnieć duchowo. Dusza polska pozostała nienaruszoną i dalej dawała ludzkości pisarzy, artystów, uczonych i wojaków znakomitych. Ten jej duch nieśmiertelny ożywi i znów złączy w jedną całość trzy zabory Polski: rosyjski, pruski i austriacki.

Kiedy powrócicie na linję bojową walczyć z naszym wspólnym nieprzyjacielem, pomyślcie o waszych bohaterskich przodkach, pamiętajcie o Sobieskim, o Kościuszcze, których wielkie imiona są honorem i sławą Polski. Z jaką radością powitaliby oni te wielkie dzieło — wskrzeszenie Wolnej i Niepodległej Polski — w którym wy czynny udział bierzecie.

Zołnierze, jesteście przeznaczeni do naprawy jednego z największych gwałtów w historii.

Bądźcie dumni z tego!

Z takich oto pobudek, Żołnierze Polscy, którzy nosicie nazwę Francuzów Północy, i w takiej nadziei, proszę was zawołać wraz ze mną

NIECH ŻYJE POLSKA!

Żołnierze powtórzyli ów okrzyk z zapałem.

Następnie generał Faurie zwiedził szczegółowo cały obóz, badając jakość pożywienia dla żołnierzy, oraz ich umundurowania. Przed odjazdem generała, komendant obozu polskiego gorąco dziękował mu za jego serdeczność i troskliwość.

Można nabyć w Administracji POLONII:

- 1) Podręcznik do nauki języka francuskiego, cena, 2 fr.; z przesyłką, 2 fr. 20.
- 2) Album Polaków w Armji Francuskiej, cena, 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 3) Francja i Polska w przestrzeni wieków, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50 (zagr. 6 fr.).
- 4) Znaczek polski z białym orłem, 3 fr. z przesyłką; zagranicą, 3 fr. 50;
- 5) Szpilka z orzełkiem, 2 fr. 50 z przesyłką; zagranicą, 3 fr.
- 6) Odkrytki narodowe polskie, różne, tuzin, 1 fr.; z przesyłką, 1 fr. 25.
- 7) La France pour la Pologne (ankieta) 4 fr.; z przesyłką, 4 fr. 50.
- 8) La Petite Encyclopédie Polonaise, 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 50.
- 9) La Pologne Immortelle, 3 fr. 50; z przesyłką, 4 fr.
- 10) Nalepki z orzełkiem polskim dla propagandy, 1 fr. 50 tuzin; z przesyłką, 1 fr. 65.
- 11) Podręcznik do nauki języka polskiego dla Francuzów, cena, 3 fr. 50; z przesyłką, 3 fr. 90; oprawy 5 fr.; z przesyłką, 5 fr. 40.

W druku:

Śpiewnik narodowy z nutami i Książka do nabożeństwa.

TYMCZASOWA RADA STANU

Rada Stanu podała się ostatecznie do dymisji dnia 25 sierpnia. Podajemy poniżej skład jej byłych członków wraz z ich przynależnością partyjną i tytułami.

Oto lista członków Rady mianowanych z okupacji niemieckiej:

1. Wacław Niemojowski (Konserwatysta bezpartyjny), Marszałek Koronny,
2. JÓZEF MIKOŁOWSKI-POMORSKI (Kons. bezp.), wice-marszałek i dyrektor departamentu wyznań religijnych i oświaty,
3. Stanisław Dzierzbicki (kons. bezp.), dyrektor departamentu finansów,
4. KAZIMIERZ NATANSON (bezpartyjny), wicedyrektor dep. finansów,
5. ADWOKAT BUKOWIECKI (kons. bezp.), dyrektor departamentu sprawiedliwości,
6. ANTONI KACZOROWSKI (C.K.N. i N.Z.R.), wicedyrektor departamentu gospodarstwa publicznego.
7. LUDOMIR GRENDSZYŃSKI (Partja Pracy Nar.),
8. Ks. PRĄŁAT H. PRZEŹDZIECKI, delegat arcybiskupi,
9. Artur Słowiński (C.K.N.),
10. STEFAN DZIEWULSKI (L.P.P.),
11. Błażej Stolarski (Stronnictwo Ludowe, C.K.N.), wieśniak z Łódzkiego,
12. VON HUTTEN-CZAPSKI (konserwatysta),
13. FRANCISZEK KS. RADZIWIŁŁ (kons. bezp.),
14. ADAM HR. RONIĘKIER (kons. narodowy),
15. LUDWIK GÓRSKI (kons. bezp.).

Następnych dziesięciu członków Rady mianowano z okupacji austriackiej:

16. WOJCIECH HR. ROSTWOROWSKI (Kons. narodowy), dyrektor departamentu politycznego,
17. MICHAŁ ŁEMPICKI (L.P.P.), dyrektor departamentu spraw wewnętrznych,
18. ANTONI MAKOWSKI (bezpartyjny), wicedyrektor dep. spraw wewnętrznych,
19. STANISŁAW JANICKI (L.P.P.), dyrektor departamentu gospodarstwa publicznego.
20. Włodzimierz Kunowski (P.P.S. i C.K.N.), dyrektor departamentu pracy,
21. TUROWICZ (Partja Pracy Nar.), wicedyrektor dep. pracy,
22. Józef Piłsudski (P.P.S. i C.K.N.), dyrektor departamentu wojskowego,
23. ANTONI LUNIEWSKI, wieśniak z Lubelskiego,
24. Dr. Paweł Jankowski z Lublina (Stronnictwo Ludowe, C.K.N.),
25. Władysław Studnicki (L.P.P.).

Nazwiska wydrukowane kursywą oznaczają członków Rady, którzy z różnych racji wystąpili z niej przed 25 sierpnia, za wyjątkiem Studnickiego, którego zmuszono do podania się do dymisji z powodu zajadłego germanofilstwa.

Oprócz tego dwóch członków Rady zerwało ze swymi stronnictwami i pozostawało w Radzie całkiem prywatnie. Byli to p.p. Grendyszyński i Kaczorowski

A więc z 25 członków Rady pozostało w niej zaledwie siedemnastu. Podanie się do dymisji było więc jedynym wyjściem z dwuznacznej sytuacji.

© Depesza do ułanów.

Naczelny Polski Komitet Wojskowy w Piotrogradzie przesłał dnia 25 lipca r. b. do pułku polskich ułanów w Armji Czynnej depeszę następującą:

« Naczelny Polski Komitet Wojskowy, przejęty bohaterskim czynem polskich ułanów, atakujących sześciokrotnie w konnym szyku niemiecką piechotę, przesyła gorące słowa zachwytu i uznania tym, którzy wskrzesili szczytne tradycje połączone z imieniem polskiego żołnierza. »

ZWIĄZEK NARODOWY POLSKI

Drugie z kolei zebranie towarzyskie Z.N.P. odbyło się w niedzielę 2 września w lokalu Towarzystwa, 31, boulevard des Italiens, wobec licznie zgromadzonych członków i gości. Po zagajeniu, przewodniczący, p. Antoni Potocki, w krótkim przemówieniu zakomunikował wiadomości polityczne z kraju, stwierdzając, że rządy okupacyjne wypowiedziały walkę krajowi, uniemożliwiając działalność Rady Stanu, dezorganizując Polską Organizację Wojskową, więząc Piłsudskiego i wcielając zawiązek wojska narodowego do armii okupacyjnej. Ten stan rzeczy, przewidywany zresztą przez polityków polskich, żąda od nas wyraźnego protestu. Akty przemocy niemieckiej są odpowiedzią na prawowite żądanie całego narodu *Polski niepodległej i zjednoczonej* i odstawiają nam one dalsze plany zaborców. Wobec tego nigdy nie uzasadnione nadzieje zachowania polskiej neutralności « są rozwiane przez Niemców i nikt się co do tej neutralności ludzi nie może dłużej. Niemcy *muszą kraj do wojny zaczepnej!* Naszym zadaniem jest tu, na gruncie Aljantów, wyświetlić te zamiary niemieckie i zorganizować przeciwnią jej akcję! — Zebranie przyjęło przemówienia p. Potockiego z entuzjazmem.

Na porządku dziennym stają sprawy *Obchodu stoletniej rocznicy Kościuszkowskiej i Opieki nad żołnierzami polskimi*. Sekretarz Z.N.P., p. Dereziński, zawiadamia zgromadzonych, że Towarzystwo postanowiło zająć się obchodem Kościuszkowskim zapraszając do współudziału wszystkie organizacje polskie w Paryżu. Przewodniczący stawia następujący wniosek:

« Uważając stoletnią rocznicę Kościuszkowską za najdroższą chwilę obchodu narodowego, zgromadzeni dnia 2 września 1917 roku na zebraniu Z.N.P. Polacy, jednogłośnie wyrażają najgorętsze życzenie, by Z.N.P., w porozumieniu z innymi organizacjami narodowymi we Francji, przystąpił do zorganizowania uroczystości Kościuszkowskiej w d. 15 października r. b.

Zebranie wyraża przy tem niepłonną nadzieję, że uroczystości ta da sposobność stwierdzenia naszej jedności narodowej oraz zmanifestowania wobec Aljantów, i przy ich najszerzym udziale, wspólnych naszych z nimi dążeń do odbudowania Polski zjednoczonej i niepodległej ». Wniosek zebranie przyjęło przez aklamację.

Z kolei głos zabrał uproszony przez Zarząd p. podporucznik Kleczkowski i w świetnym przemówieniu odmalował dzielność i patriotyzm Polaków-żołnierzy, którzy z armji rosyjskiej, konsystującej we Francji, przeszli do wojska polskiego. Podróż tych żołnierzy z obozu rosyjskiego do obozu polskiego, pod przewodnictwem por. Kleczkowskiego, była długim szeregiem wzruszających scen. Zgromadzeni przyjęli gorącym oklaskiem sprawozdanie por. Kleczkowskiego. Prezydium postawiło następujący wniosek, przyjęty przez aklamację:

« Zebranie wyraża najgorętsze słowa uznania dzielnym żołnierzom polskim, którzy pośpieszyli pod sztandar narodowy i zarazem poleca szczególnej opiece rodaków potrzeby braci-żołnierzy w myśl, że tworzymy wszyscy jedną wielką polską rodzinę ». W zarządzonej składce wśród zebranych pp. Hegner, Popławski, i Smolski zebrali 281 franków dla żołnierzy w obozie polskim, które zarząd Z.N.P. podejmuje się doreczyć, interesowanym. P. Olszewski stawia wniosek, by wszyscy zebrani opodatkowali się składką miesięczną dla żołnierzy. Wniosek przyjęło jednomyślnie Zarząd Z.N.P. zawiadamia zebranych, że powziął zamiar odwiedzenia *in gremio* obozu polskiego, by zawięzić żołnierzom naszym pozdrowienie

rodaków. — Na zakończenie zebrania, na którym panowała najgorętsza atmosfera jedności i zapału do pracy, przewodniczący oznajmił, że Z.N.P. będzie zebrania podobne urządzał co miesiąc w drugą niedzielę od 3 do 7-ej w tym samym lokalu, prosząc o jak najliczniejszy udział członków i wprowadzonych przez nich gości.

Wszyscy roczni, półroczni i kwartalni prenumerujący **POLONII**, abonament których kończy się z dniem pierwszym września, proszeni są o wniesienie zawczasu przedpłaty, a to celem uniknięcia przerwy w odbieraniu naszego czasopisma.

GDĄSK PORTEM DLA POLSKI

Pod powyższym tytułem dr. Herman Steinert z Królewca pisze w « *Industrie-Kurier* » co następuje:

W austriackiej Izbie poselskiej, niedawno Polak Daszyński wypowiedział rozumne i godne uwagi słowa o pragnieniu Polaków, aby Polska miała wyjście do morza, i o tem, że Polska ma naturalne prawo do Gdańska, i że Niemcy mogłyby być zadowolone, gdyby Gdańsk rozkwitł wskutek przyłączenia go do Polski. Polacy mieliby otwartą Wisłę aż do Gdańska. Przez wolną żeglugę na Wiśle rozumie się w Polsce wyjście do morza. Wolnej żeglugi na Wiśle żądać też trzeba w interesie rozwoju Gdańska. Zresztą, teoretycznie, ta wolność już dawno istniała.

W protokóle końcowym kongresu wiedeńskiego z r. 1815 wymieniono w dłuższych wywodach o żegludze rzecznej obok Renu i Dunaju także Wisłę. Żegluga na Wiśle miała być wolna, Wisła miała być międzynarodową drogą wodną, której używanie w całej jej długości miało być dozwolone wszystkim państwom interesowanym. Ale na tę uchwałę wiedeńską nie zważano. Rosja zupełnie zaniedbała Wisłę i żeglugę w Królestwie Polskiem zawsze bardzo utrudniano.

Jest to starodawna prawda, że Gdańsk jest naturalnym portem Polski. W dawniejszych stuleciach był nim zawsze, prawie cały handel polski poruszał się przez Gdańsk. Ale rosyjska polityka komunikacyjna nie uznała tej prawdy. W nowszych czasach zewnętrzny handel Polski, o ile się nie zwracał do Rosji, poruszał się z jednej strony przez Bremę, Hamburg i Szczecin, z drugiej strony przez Libawę i Rygę z powodu lepszych połączeń kolejowych z tymi portami, niż z Gdańskiem.

Przyczyną tego był zły stan Wisły jako drogi wodnej i brak urządzeń portowych w Królestwie Polskiem, oraz utrudnienia celne. Te stosunki należy usunąć.

Jeżeli w Polsce objawia się pragnienie drogi handlowej do morza, to znaczy, że pragnie się uregulowania Wisły w Królestwie Polskiem i naprawy jej w Prusach Zachodnich. W ten sposób także Galicja otrzymałaby tanią drogę, prowadzącą do morza, ta Galicja, która w dawnych czasach utrzymywała ożywiony handel zbożem, drzewem i metalami, które wywoziła do Gdańska. Nie należy też utrudniać żeglugi przez podatki. Należy w całym biegu Wisły równo traktować okręty wszystkich krajów nad jej brzegami.

Dalszem żądaniem Polaków będzie prawdopodobnie, aby dla handlu tranzytowego przez Gdańsk na Wiśle nie pobierano cła. Byłoby to korzystnym tak dla Wisły jako drogi wodnej, jak i dla Gdańska jako portu.

POLSKA SZKOŁA PODCHORAŻYCH W AMERYCE

Przy Szkole Związkowej w Cambridge Springs (Pensylwanja) — czytamy w wychodzącym w Chicago « *Dzienniku Związkowym* » — przed paru miesiącami otwarto szkołę podchorążych, w której młodzieńcy nasi pod kierunkiem zdolnych instruktorów ze zespołu sokolego, przechodzą kurs nauk wojskowych, przygotowując się na oficerów armji polskiej, która już się stworzyła we Francji, a może krótko stworzy się druga w Stanach Zjednoczonych i pójdzie na plac boju, aby bić wspólnego wroga ludzkości Niemcy.

Szkoła podchorążych w Cambridge Springs była przygotowawczą szkołą oficerską, gdzie adepti sztuki wojskowej pobierali pierwsze instrukcje co do kierowania oddziałami, pułkami i dywizjami wojsk, a następnie partjami odjeżdżali do obozu wojennego w Camp Boden, w Kanadzie, by tam, pod okiem doświadczonych oficerów instruktorów, dokończyć naukę, z skać stopień oficerski i być częścią przyszłych kadrow Armji Polskiej.

Młodzieńców naszych w szkole podchorążych było kilkuset i dziś wszyscy oni są już w obozie kanadyjskim i tam kończą naukę, gdyż ubiegłej niedzieli, 12 sierpnia zwinęto szkołę w Cambridge Springs. Są to młodzieńcy inteligentni, pełni zapału i animuszu wojennego, przeważnie związkowcy i Sokoli, którzy pierwsi pojęli swoje obowiązki względem swj własnej i tej przybranej Ojczyzny — względem całej ludzkości, która walczy z hydrą militarysty, buty i zachłanności pruskiej.

Rząd kanadyjski z otwartymi ramionami przyjął ten szereg dzielnych bojowników za wolność ludów i możemy być dumni z tego kwiatu młodzieży, która nie pod przymusem, lecz dobrowolnie idzie w szeregi z myślą, że walczyć będzie za swoją Ojczyznę — Polskę.

Nie powstydzimy się tej młodzi, której nie pędził przymus, lecz dobra wola i zrozumienie obowiązków. Oto prawdziwi wolni rycerze, godni swych wielkich przodków, którym błogosławić będą duchy wielkich mężów walecznych — duchy Chrobrych, Jagiellonów, Batorych, Sobieskich, Poniatowskich, Kościuszków i Pułaskich.

Błogosławieństwo całego narodu polskiego na polach bitew towarzyszyć im będzie, bo oni, to chluba i przyszłość nasza.

Rząd Stanów pozwolił im tu organizować i ćwiczyć się; pozwolił nam zapewne i na utworzenie zamierzonej armji Kościuszkii, a może tam, na placu boju we Francji zezwoli na wyłączenie Polaków ze swoich pułków, aby mogli pójść pod własne znaki i sztandary; pod własną komendę i dyscyplinę wojskową, jako jeden więcej dzielny i bitny Aljant, który pierzchać z placu boju nie potrafi.

Służba to nie u wrogów naszych, ale u przyjaciół najszczerzych, którzy się już jasno i wyraźnie oświadczyli za złączeniem, wolnością i niepodległością Polski, czego tak gorąco pragnie cały nasz naród. Nie będziemy składać przysięgi odwiecznym wrogom naszym i bić się za ich potęgę, ale żołnierze nasi złożą przysięgę Polsce i jej sztandarowi. Dożyliśmy wielkich chwil, w których sława oręża polskiego znów szeroko rozbrzmiewać będzie po świecie całym przy boku potężnych i szlachetnych sojuszników, którzy chcą nas widzieć wolnymi i szczęśliwymi.

Aljanci nasi nie będą więzić i skazywać na wygnanie naszych oficerów i brygadjerów, jak Niemcy i Austriacy skazali Piłsudskiego i innych polskich oficerów, za to, że kwę przelewali za nich bohaterscy legionści polscy, którzy chyba nie takiej nagrody się spodziewali...

Cześć więc tym i uznanie, co poszli pomścić nasze krzywdy, co o wolność polskiego narodu i innych ludów walczyć będą, gotując dla nas lepszą przyszłość promienną. A hańba i pogarda tym zaprzańcom, którzy tę tworzącą się, prawdziwą Polską Armję wyszydzą, którzy pragną szkodzić w jej tworzeniu się, aby nie mogła bić ich sprzymierzeńca, obmierzłego Prusaka, co nam wolność odebrał, gnębił i gnębił rodze.

Naród kiedyś oceni jedyń i drugich i odpowiednią nagrodę im wymierzy.

**

Uroczystość wręczenia dyplomów pierwszym



absolwentom kursów polskiej szkoły oficerskiej w Cambridge Springs, odbyła się dnia 12 sierpnia. Przed południem mszę św. odprawił wiel. ks. Durzyński, kapelan szkolny w Kolegium Z. N. P. Kadeci wyglądali wspaniale.

W południe odbył się obiad, podczas którego przemawiał kapelan ks. Durzyński do licznie przybyłych gości i reprezentantów prasy. Odpowiadał na przemówienie Jan J. Chrzanowski z Chicago, redaktor « Dziennika Narodowego ».

Około godziny 2ej po południu kadeci sformowali się na podwórzu, gdzie nastąpiły piękne ćwiczenia wojskowe, które wywarły wrażenie wspaniałe.

Przeglądu dokonał komendant szkoły, porucznik Sierociński, zaś musztrą kierował porucznik Albrycht.

Właściwa ceremonia wręczenia dyplomów miała miejsce o godzinie 4 po poł. w gmachu Kolegium Z. N. P.

Dr. Sierakowski przewodniczył uroczystości w imieniu Dr. Starzyńskiego, prezesa Zw. S. P., który musiał być wyjechać do Waszyngtonu w ważnych sprawach.

W czasie uroczystości wręczenia dyplomów przemawiali: Dr. Sierakowski, kapitan Skarżyński, przybyły z obozu oficerskiego w Kanadzie w Camp Borden, kapelan ks. Durzyński, J. Przyprawa, red. « Dziennika Związkowego », Jan J. Chrzanowski, red. « Dziennika Narodowego », Zieliński z Cleveland i także komendant szkoły, Sierociński.

NACZELNY POLSKI KOMITET WOJSKOWY W ROSJI

Wychodząca w Moskwie « Gazeta Polska » zamieszcza komunikat następujący:

N. P. K. W. ukonstytuował się w sposób następujący:

Wydziały wspólne P. W. K. W. i Z. C. Z. W. P. są następujące:

1. Kancelarja.
2. Wydział Finansowy.
3. Wydział Prasowy.

Wydziały Polskiego Wojskowego Komitetu Wykonawczego:

1. Wydział Spraw Ogólnych.
2. Wydział Informacyjny.
3. Komisja Wojskowa.

Wydziały Zarządu Centralnego Związku Wojskowych Polaków:

1. Wydział Zewnętrzny, obejmujący sprawy korespondencji z krajem, jeńców-Polaków w państwach koalicji centralnej, stosunków z organizacjami polskimi zagranicą, poszukiwania pracy dla zwolnionych z wojska lub inwalidów, zapomóg dla rodzin wojskowych Polaków pozostałych w kraju.

2. Wydział Wewnętrzny i Organizacyjny, obejmujący sprawy organizacji Związków Wojskowych Polaków w armji rosyjskiej, oraz sprawy polepszenia bytu żołnierza-Polaka.

3. Wydział Prawny.
4. Wydział Kulturalno-Oświatowy.
5. Wydział Regestracyjny obejmujący szczegółową regestrację wojskowych Polaków.
6. Wydział Jeńców obejmujący sprawy Polaków jeńców w Rosji.

W związku z powyższem ukonstytuowaniem się, N. P. K. W. zwraca się do wszystkich organizacji społecznych, które się już zajmują jakakolwiek wiek ze spraw wymienionych, o skomunikowanie się z N. P. K. W. dla skoordynowania działalności.

Piotrogród, 12 lipca 1917 r.

Przewodniczący posiedzenia N. P. K. W.:

Choraży Wł. Raczkiewicz.

Sekretarz: Podpor. Ad. Piotrowski.

KRONIKA PARYSKA

◊ Sztandar Jeńców-Polaków.

Jak wiadomo, jeńcy-Polacy z armji niemieckiej znajdujący się we Francji, są traktowani po przyjacielsku przez władze wojskowe francuskie. Znajdują się oni w osobnych obozach, z których dwa główne mieszczą się w Montluçon (dép. Allier) i w le Puy (dép. Haute-Loire). Są jeszcze i w innych miastach małe oddziały jeńców polskich, ale zależą one od dwóch powyżej wymienionych obozów.

W mieście Moulins (dép. Allier) znajduje się około 300 jeńców-Polaków, którzy przeważnie używani są do robót rolnych. Jak wszędzie, tak i tam założyli sobie rodacy nasi « Sokoła ». Dnia 19 sierpnia, odbyło się poświęcenie sztandaru gniazda w Moulins, przez księdza Jakubiaka. Owa uroczystość złączona była z występem całej drużyny sokolej i wywarła na rodakach naszych głębokie wrażenie.

Dodajmy wkońcu, że sztandarów w został wyhaftowany dla « Sokoła » w Moulins przez jedną z Pań polskich w Paryżu.

◊ Wiadomości Żołnierskie.

P. Jan Sobański z 1 pułku Strzelców Afrykańskich, znajdujący się w Macedonji, został mianowany « brigadier'em » (kapralem kawalerji), a jednocześnie pozwolono mu przejść do Armji Polskiej.

Wolontariusz Karol Kozłowski, ranny pod Gweli w Macedonji, podczas odwrotu armji Sarrailla w listopadzie 1915 roku, został zreformowany z pensją 500 franków rocznie. Ma on ubieżwładnioną prawą rękę.

◊ Czytelnia Publiczna.

Przypominamy, że mieszcząca się w lokalu « Polonii » Czytelnia publiczna wypożycza książki do domu na warunkach następujących: czytelnik wpłaca 5 fr. zastawu od każdego tomu, oraz płaci 1 fr. miesięcznie za wypożyczenie jednej książki każdorazowo; za każdy tom następny płaci się 50 cts tylko. Znaczący to, że czytelnik może zmieniać książki tyleż razy w miesiącu ile mu się podoba, ale każdorazowo może wziąć np. tylko dwie książki jeśli wpłacił 10 fr. zastawu i 1 fr. 50 cts opłaty.

Czytelnia otwarta jest codziennie oprócz niedziel i świąt, od godz. 2 do 6 i pół pp. Ponieważ bardzo dużo tomów brakuje, przeto uprasza się osoby, które posiadają u siebie książki do Czytelni należące (dawniej mieściła się ona przy ul. Cardinal-Lemoine, 10), o łaskawy zwrot takowych.

◊ Dla potrzebujących pracy.

Od jakiegoś czasu, bardzo często jesteśmy zapytywani z różnych stron, czy nie moglibyśmy polecić osób znających języki polski i francuski i umiejących pisać na maszynie. Zwracamy na fakt ten uwagę naszych czytelników. Nauczyć się pisania na maszynie, a ewentualnie i stenografji można wszędzie. W Paryżu szkół takich jest bardzo dużo. Kilka tygodni nauki zupełnie wystarczy, aby potem mieć w rękę fach bardzo korzystny. Zaznaczamy, że piszących na maszynie, Pań czy Panów, jest i będzie potrzeba, a to dzięki sytuacji politycznej w jakiej kwestja polska się obecnie znalazła.

◊ Od Administracji.

Administracja « Polonii » przypomina czytelnikom naszego pisma, że dla skompletowania kolekcji potrzebne jej są NN° 22 i 24 « Polonii ». Za egzemplarze względnie dobrze zachowane płaci się po 50 cts.

Francuska, inteligentna, znająca język angielski i umiejąca pisać na maszynie, poszukuje zajęcia biurowego w Paryżu w charakterze sekretarki. Zajęcie całodzienne nie jest pożądane. Oferty proszę przysyłać do « Polonii » dla Mme L. C.

VITTEL

GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

Książki polskie, nowe i używane, różnej treści, nabywa Administracja « Polonii ».

Bronzy do oświetlenia elektrycznego
GAZOWE LAMPY — INSTALACJE
A. BOUILLON
112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES
KUPUJE: PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —
PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph: CENTRAL, 90-10
MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

I. BAUER

ACHAT — VENDE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK
S. BESTER
• 4, rue Rieher, 4 — PARIS •

MARCELI BARASZ

88, RUE DAMRÉMONT,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

WIELKIE ZAKŁADY OGRODNICZE

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)
polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i opłatnie
Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX
(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie **GARNIER Frères**

6, Rue des Saïats-Pères, Paris (VII°)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32° 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32° 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, wyczerpane. 4 fr. 50 cent.

Wysyłka pocztą za dopłatą 10 0/0.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS. — IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.